






Library
of the
University of Toronto



Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

CONSIDÉRATIONS

SUR

LE MAGNÉTISME ANIMAL,

OU

SUR LA THÉORIE DU MONDE

ET DES ÊTRES ORGANISÉS,

D'après les Principes de M. M E S M E R.

Par M. B E R G A S S E.

Avec des pensées sur le Mouvement, par M. le
Marquis de Chatellux, de l'Académie Française.

*Æquissimo animo ad honestum consilium, per mediam infaniam,
tendam; nemo mihi videtur pluris æstimare virtutem, nemo
illi esse magis devotus, quam qui boni viri famam perdidit,
ne conscientiam perderet.*

SENEC.....



A L A H A Y E.

1 7 8 4.



AVANT-PROPOS.

A Madame la Marquise de B. **

VOICI l'Ouvrage que vous m'avez demandé, MADAME; il n'est pas bon, parce qu'on ne fait rien de bon en trois semaines, sur-tout quand il s'agit d'écrire sur des idées nouvelles & de quelque étendue.

D'ailleurs je ne l'ai pas travaillé sans répugnance; mon goût m'entraîne vers les occupations paisibles, & vous savez que dans la société même qui me convient le mieux, tout ce qui a l'air d'une discussion me rappelle bien vite au silence.

Ici, j'ai vu les opinions se heurter avec une vivacité jusqu'à présent sans exemple, & le tout à propos d'une découverte qu'il falloit, selon moi, simplement abandonner à son sort; certain que si, comme son Auteur le prétend,

4 A V A N T - P R O P O S.

& si, comme je le crois, elle est universellement utile, il y a du délire à vouloir en arrêter les progrès, & que si, comme d'autres l'affurent, elle n'est qu'une chimère, il y a du délire encore à s'amuser à la combattre.

Dans de telles circonstances, on ne peut guère écrire sans se faire remarquer, & sans se faire remarquer presque toujours autrement qu'on ne voudroit l'être; l'esprit de parti dicte les jugemens, & au moins, tant que dure le choc des opinions, dispose de la renommée.

Cependant, je le sens, il ne m'étoit plus permis de garder le silence; la persévérance avec laquelle je me suis occupé de la destinée d'une doctrine dont je n'ai pu me dissimuler les nombreux avantages, commençoit à donner lieu à des interprétations défavorables pour moi.

Déjà même, tous ces Ecrivains mercénaires qui, dans leurs tristes Pamphlets,

A V A N T - P R O P O S. 5

distribuent la louange ou le blâme au gré des hommes qui disposent de l'opinion ou de la puissance, supposoient à ma conduite des intentions dignes de la bassesse de leur ame, & par une étrange singularité, j'avois une réputation équivoque, pour ainsi dire, avant que d'avoir une réputation.

Vous savez néanmoins combien ont été nobles & purs les motifs qui, dans toute cette affaire, ont déterminé mes démarches; & n'eussé-je travaillé que pour une erreur, vous savez si quelqu'un, quand je voudrai parler, peut faire taire, avec plus d'empire & de fierté que moi, la calomnie.

Vous pouvez montrer mon Ouvrage à M. C. * * * faites-y l'un & l'autre les retranchemens que vous croirez convenables, & puis décidez de l'instant de sa publication. Ce n'est pas à vous, MADAME, que j'ai besoin d'apprendre combien, en tout ce qui n'intéresse pas essentiellement la vérité, je tiens peu à

6 AVANT-PROPOS.

ma manière de voir, & jusqu'à quel point la prudence de mes amis gouverne facilement la mienne.

Recevez l'assurance de mon attachement & de mon respect.

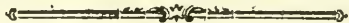
B.

Paris, 15 Octobre 1784.

Nota. Cet Ecrit étant presque par-tout un Ouvrage de raisonnement, pour l'entendre aisément, il seroit bon d'achever la lecture du texte, avant que de parcourir les notes qui l'accompagnent.



A N A L Y S E.



1. **O**BJET de cet Ouvrage.
2. Réflexions sur le Rapport des Commissaires chargés d'aller examiner chez M. d'Esnon, l'existence & l'efficacité du Magnétisme animal.
3. Division de cet Ouvrage.
4. Motifs qui déterminent à le publier.

§. I^{er}.

5. Que le Magnétisme animal existe.
6. Il existe dans la nature une action conservatrice & réparatrice de tous les êtres. Ce que c'est.
7. Cette action s'exerce au moyen d'un fluide. Preuve de l'existence de ce fluide.
8. Tous les êtres organisés ont une propriété qui les rend susceptibles de cette action. Ce que c'est que cette propriété.
9. Réflexion sur la théorie des sensations, considérée dans ses rapports avec la théorie du monde.
10. Tous les êtres agissent les uns sur les

autres, en raison de l'analogie de leur organisation.

11. De l'imitation, ce que c'est, quels sont ses effets.

12. Que le Magnétisme universel, annoncé par M. Mesmer, n'est autre chose que l'action conservatrice de tous les êtres, & le Magnétisme animal, que la propriété qui rend les êtres animés susceptibles de cette action; qu'on ne peut contester l'existence de ce double Magnétisme, & que la vraie Médecine doit résulter de la connoissance de l'un & de l'autre.

§. I I.

13. Que la découverte du Magnétisme animal influera d'une manière avantageuse sur l'homme, considéré individuellement & dans l'état de société.

14. Sur l'homme considéré individuellement

15. En opérant une réforme dans les principes physiques de son éducation.

16. En faisant connoître la manière dont il doit se préserver des maux auxquels il est exposé.

17. Sur l'homme considéré dans l'état de société.

18. En influant sur les mœurs.
19. Des mœurs , ce que c'est.
20. Comment elles se dépravent.
21. Difficulté de rétablir les mœurs quand elles sont dépravées.
22. De nos mœurs , ce qu'elles sont.
23. Possibilité de rétablir les mœurs , en agissant sur leurs principes physiques.
24. De la Doctrine de M. Mesmer , par rapport aux mœurs ; comment elle peut contribuer à leur rétablissement.
25. Des beaux-arts , ce que c'est ; de quelles sensations ils se composent , & de leurs principes physiques.
26. De la bonté morale des arts.
27. Influence de la Doctrine de M. Mesmer sur la bonté morale des arts.
28. Vue générale sur la théorie du monde , de l'homme , des mœurs & des arts.

§. I I I.

29. Que le Magnétisme animal peut être démontré physiquement , & de quelle manière il peut être démontré.
30. Il existe dans la nature une influence qui enveloppe & rectifie toutes les influences des êtres particuliers entre eux.

31. Cette influence s'exerce au moyen d'un mouvement réparateur de tous les désordres que les influences particulières peuvent produire. Cette influence est, à proprement parler, ce qu'il faut appeller Magnétisme universel.

32. Le Magnétisme universel n'est pas sensible pour les organisations saines, il ne le devient que pour les organisations malades. Pourquoi.

33. Réflexion sur les sensations, ce que c'est.

34. De la douleur, ce que c'est.

35. Les organisations malades sont donc les seules qui puissent fournir des preuves physiques de l'existence du Magnétisme universel & du Magnétisme animal.

36. De quelle espèce doivent être ces preuves physiques.

37. Comment le corps organisé devient malade.

38. Vue générale sur la nature opérant sans cesse la conservation des êtres & leur rétablissement.

39. Deux manières d'agir sur le corps organisé malade.

40. L'une incertaine & dangereuse , & c'est celle de la Médecine ordinaire.

41. L'autre infallible comme la nature dont elle émane , & dont elle accroît l'énergie.

42. Si cette seconde manière existe , & si elle résulte de la connoissance du Magnétisme universel & du Magnétisme animal , chaque effet qu'elle produit démontre physiquement le Magnétisme universel & le Magnétisme animal. Pourquoi.

43. Mais les effets produits par cette seconde manière, ne peuvent-ils pas être attribués à l'imagination.

44. Ce que c'est que l'imagination , ce qu'elle est dans l'homme & dans la femme , ce qu'elle est par rapport à l'esprit, comment elle modifie les corps organisés , & quelle est la durée de son action.

45. Que les procédés résultans de la connoissance du Magnétisme ont une efficacité indépendante de l'imagination.

46. Qu'ils prouvent physiquement le Magnétisme. Réflexions sur les guérisons déjà opérées par le Magnétisme.

Pensées sur le Mouvement, par *M. le Marquis de Châtellux*, de l'*Académie Française*.

.....
 Parcourez, rassemblez tous les Êtres divers ;
 Commencez par le Dieu qui leur donne la vie.
 Quel spectacle étonnant ! quelle chaîne infinie !
 Esprits purs dans les cieux, hommes, poissons, oiseaux,
 Habitans de la terre, & des airs & des eaux,
 Insectes différens, que l'œil découvre à peine ;
 Brisez un des anneaux qui forment cette chaîne ;
 De l'assemblage entier l'équilibre est perdu,
 Et tout dans le cahos se trouve confondu.
 Si chaque tourbillon où nagent les planettes,
 Se meut différemment selon des loix secrètes,
 Si conservant toujours un ordre merveilleux,
 Il forme, il affermit l'assemblage des cieux ;
 Qu'une seule planette en rompe l'harmonie,
 Des autres tourbillons tout à coup désunie,
 Elle entraîne, en tombant, tous les globes divers,
 Dont le constant accord forme cet univers.
 De son centre ébranlé, la terre dérangée,
 Séra dans le cahos au même instant plongée ;
 Les astres, les soleils l'un sur l'autre entassés,
 Par les globes voisins ne sont plus balancés ;
 Dans le trouble & l'horreur la nature expirante,
 Jusqu'au trône de Dieu porteroit l'épouvante.

POPE, *Essai sur l'Homme*.



CONSIDÉRATIONS

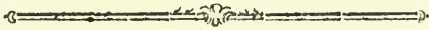
SUR

LE MAGNÉTISME ANIMAL,

OU

SUR LA THÉORIE DU MONDE

ET DES ÊTRES ORGANISÉS.



JE vais parler du Magnétisme animal. Il me semble que ce que j'en dirai pourra contribuer à déterminer l'opinion qu'il convient d'avoir de cette découverte singulière.

I.

Objet de cet
Ouvrage.

J'ai lu les brochures qui ont été publiées contre le Magnétisme animal. Toutes sans exception dictées par l'ignorance & la haine, ont bien moins pour objet l'examen d'un système encore peu connu, que le projet d'affliger par de tristes calomnies, l'Auteur de ce système.

J'ai lu les rapports des Commissaires nommés pour aller constater chez M. d'Es-

2.

Réflexions
sur le Rap-

port des
Commissaires
chargés d'al-
ler examiner
chez M. d'Ef-
lon l'existen-
ce & l'effica-
cité du Ma-
gnétisme ani-
mal.

lon, l'existence & l'efficacité du Magné-
tisme animal.

C'est à tort qu'on croit qu'il n'appartient qu'aux Savans de prononcer sur le mérite & la réalité d'une découverte. Rarement un Savant, c'est-à-dire, un homme qui a recueilli, qui a comparé beaucoup d'idées trouvées avant lui, peut entendre un homme de génie qui lui annonce un ordre de vérités nouvelles.

L'esprit a ses habitudes comme le cœur, & l'esprit ne renonce pas plus à ses habitudes que le cœur. Les habitudes de l'esprit sont ses opinions; elles sont plus ou moins profondes, selon qu'il les a plus ou moins travaillées, selon qu'elles se composent d'une plus ou moins grande quantité d'idées. Une opinion fondée sur l'examen & le rapprochement de beaucoup d'objets, une opinion qui ne peut être ébranlée, sans que, dans la tête qui l'a reçue, une foule d'opinions secondaires ne s'ébranlent avec elles, a presque toujours une force qu'il est comme impossible de détruire.

Or les Savans travaillent plus en général leurs opinions que les autres hommes, & mettent ensemble pour les composer une

plus grande masse de réflexions & d'idées. Leur esprit a donc des habitudes plus profondes, plus difficiles à détruire; à l'apparition d'un nouveau système, ils ont donc pour l'adopter, plus de préjugés à vaincre. Il en est peu parmi eux qui n'opèrent sur la vérité qui leur est présentée avec toutes leurs habitudes, c'est-à-dire, avec tout ce qu'il faudroit abandonner pour bien voir & bien connoître; peu qui ne portent comme involontairement leur opinion dominante dans l'examen auquel ils se livrent, à peu-près comme on mêle son caractère par-tout, & jusques dans les actions de la vie où il devroit se montrer le moins.

L'homme de génie qui veut se faire comprendre par de tels hommes, a donc plus d'obstacles à surmonter, que lorsqu'il s'adresse aux hommes ordinaires; il faut qu'il redonne à leur intelligence la souplesse qu'elle a perdue par l'usage continué qu'ils en ont fait sur un certain ordre d'idées, & ce travail n'est pas facile: car si on ne refait pas sans peine son propre esprit, il doit en coûter prodigieusement pour refaire celui des autres, sur-tout, pour refaire des esprits qui, garantis par l'orgueil, apanage orai-

naire de l'homme qui a beaucoup appris ; du sentiment de leur imperfection, n'éprouvent que rarement le besoin d'une éducation nouvelle.

C'est encore à tort qu'on se persuade que tolérans par système & avides de vérités, les savans accueillent sans envie l'homme de génie qui vient leur ouvrir dans le domaine des sciences, des routes inconnues.

Ce ne sont pas des ignorans, comme on affecte de le dire aujourd'hui, mais des savans, mais des hommes en possession dans leur siècle, ou dans leur pays, de distribuer l'estime publique & de faire la renommée, qui se sont élevés contre Christophe Colomb, annonçant un monde nouveau, contre Copernic publiant le vrai système des cieux, contre Harvée démontrant la circulation du sang. Ce sont des savans qui ont creusé le cachot de Galilée, qui ont dirigé contre Ramus les poignards du fanatisme, qui ont laissé mourir Kepler dans la pauvreté, qui montrant à Descartes des bûchers allumés, l'ont contraint de sortir de sa retraite pour aller sous un ciel rigoureux chercher une mort prématurée ; ce sont des savans qui, dans des tems plus reculés, ont préparé le poison

Poison donné à Socrate, & forcé le philosophe de Stagire à se soustraire par un exil volontaire à une destinée semblable (1).

Les ignorans n'ont rien de commun avec tous ces génies privilégiés qui, s'élevant au-dessus des opinions de leur tems, ont commencé pour les siècles à venir d'autres opinions. Ceux-là seulement ont dû les persécuter & les ont en effet persécutés, dont ils ont fatigué l'orgueil, & qui ayant obtenu quelque gloire en travaillant sur des idées anciennement reçues, ont eu le plus grand intérêt à faire proscrire les vérités nouvelles dont on leur annonçoit l'existence.

Quand un homme de génie paroît dans les sciences, il brise tous les liens de l'intelligence humaine, & la porte loin des bornes dans lesquelles elle sembloit arrêtée.

(1) Aux époques des grandes révolutions dans les Sciences, l'épithète de Savant, de Philosophe, demeure à ceux qui ont combattu pour l'opinion qui est enfin devenue la dominante ; mais les hommes qui ont attaqué cette opinion dans sa naissance & persécuté ceux qui la défendoient, étoient aussi des Savans, des Philosophes, des hommes qui avoient appris une grande partie des erreurs & des vérités avec lesquelles se composoit de leur tems le système des connoissances humaines.

Les savans qui s'occupent autour de ces bornes, & qui ont passé leur tems à prouver qu'on ne peut aller au-delà, s'agitent près de l'homme de génie, & empresseés de réprimer son essor, ils s'efforcent de le fatiguer dans sa marche. Lui, semblable au monde qui se meut par une infaillible loi, avance comme entraîné par une destinée puissante, vers le terme de la carrière qu'il lui est donné de parcourir. Là il dépose l'intelligence humaine, riche d'une grande vérité de plus. Alors il se forme d'autres savans pour travailler, pour polir cette grande vérité, sur-tout pour planter des bornes autour d'elle. Plusieurs siècles s'écoulent quelquefois dans cette occupation peu nécessaire. Enfin un autre homme de génie arrive qui arrache les bornes, s'empare de nouveau de l'intelligence humaine, & lui fait faire un pas de plus, un de ces pas hardis qui semblent envahir tout l'espace, comme les pas des dieux d'Homère. Les savans déconcertés imitent leurs prédécesseurs; ils crient, ils persécutent avec le genre de persécution qui est en usage dans le siècle où ils vivent, car pour persécuter il ne faut pas toujours ouvrir des cachots.

Cependant malgré les clameurs & les persécutions , l'homme de génie remplit sa tâche ; l'intelligence humaine demeure où il l'a placée ; la vérité qu'il a trouvée s'établit ; & bientôt de nouveaux savans vivent à l'entour , disposés à devenir persécuteurs comme ceux auxquels ils succèdent , si par hafard encore quelqu'homme extraordinaire vient dans sa marche importune troubler le repos stérile auquel ils s'abandonnent.

Voilà le tableau que présente l'histoire des progrès de l'esprit humain. Toujours la philosophie ancienne a persécuté la philosophie nouvelle , & jamais ceux qu'on appelle Philosophes n'ont été tolérans que pour des opinions qui ne heurtoient pas celles qu'ils avoient adoptées.

J'ai donc lu les rapports des Commissaires , & je n'ai été surpris ni des résultats qu'ils présentent , ni des circonstances qui en ont accompagné la publication.

Il étoit tout naturel que les Commissaires ne voulussent pas que le Magnétisme animal existât , & qu'ils disposassent tout pour que l'Auteur du Magnétisme animal fût persécuté. Les Commissaires auroient

eu, en adoptant cette découverte, trop d'habitudes à détruire, trop d'erreurs à rejeter, trop de choses à refaire dans le système de leurs connoissances, & par conséquent aussi trop de choses à refaire dans leur réputation; or quand on a bien ou mal arrangé sa réputation, quand on a déterminé les idées, les opinions d'après lesquelles on la conservera, n'est-il pas tout simple qu'on traite en ennemi celui qui, avec des idées & des opinions nouvelles, vient imprudemment l'ébranler; celui qui, après une tâche très-pénible achevée, vient vous proposer une autre tâche très-pénible à remplir?

Il étoit donc tout naturel que, malgré la réclamation de M. Mesmer, Auteur du Magnétisme animal, réclamation qui cependant étoit de droit public, les Commissaires allassent constater l'importance & l'efficacité du Magnétisme animal chez M. d'Eslon, annoncé par M. Mesmer comme n'en possédant pas la théorie & n'en connoissant l'application que d'une manière imparfaite.

Il étoit donc tout naturel qu'entre les moyens exposés par M. d'Eslon pour conf-

tater l'importance & l'utilité du Magnétisme animal, les Commissaires n'adoptassent que les plus foibles, ceux qui, susceptibles de plus d'une explication, pouvoient préparer à leur gré contre le Magnétisme animal, les conséquences dont ils avoient besoin pour le faire proscrire. Ainsi M. d'Ef-
lon leur proposoit de constater, non pas par de simples effets souvent équivoques, mais par des guérisons faites sous leurs yeux, l'existence du Magnétisme animal; & ils ont rejeté les guérisons, quoique l'objet de leur examen fût un nouvel art de guérir; déclarant très-judicieusement que les guérisons ne prouvent rien en médecine; ce qui a fait dire à quelques hommes de mauvaise humeur, que la médecine & l'art de guérir sont donc deux sciences qui n'ont rien de commun entr'elles.

Il étoit donc tout naturel que, pour juger le Magnétisme animal, les Commissaires se fissent exprès des règles fausses; qu'ils assurassent, par exemple, que rien n'existe que ce qui peut être saisi par les organes des sens, que ce qui peut être vu, touché, goûté, entendu, senti, & qu'ils conclusent de ces règles que le Magnétisme animal

ne peut exister, parce qu'ils ne l'ont ni vu, ni touché, ni goûté, ni entendu, ni senti; comme s'il n'y avoit pas beaucoup de causes physiques dans la nature, dont l'existence n'est pas immédiatement constatée par les organes des sens, mais médiatement par les effets qu'elles produisent; comme si l'on avoit constaté autrement que par des effets, la gravité de l'air qu'aucun sens ne peut appercevoir, & que cependant tous les sens éprouvent à-la-fois; comme si l'on pouvoit voir, goûter, toucher, entendre, sentir le fluide Magnétique minéral, dont les effets sont cependant si certains & l'action si prodigieuse.

Il étoit donc tout naturel que pour arriver à cette étonnante proposition, que le Magnétisme animal n'est dans ses effets que le produit de l'imagination, de l'imitation (2), on évitât soigneusement toutes les expériences qui pouvoient démontrer l'existence d'une proposition contraire;

(2) Si on avoit dit que l'imitation est le produit & non la cause du Magnétisme animal, que l'imagination nuit souvent & ne sert presque jamais à l'effet du Magnétisme animal, on auroit dit une chose vraie, comme on le verra dans la suite.

qu'instruits, par exemple, par le bruit public qu'il y avoit à la campagne, auprès de Paris, un traitement sous des arbres magnétisés, où beaucoup de maux extérieurs, beaucoup de maux sur lesquels l'imagination & l'imitation ne peuvent rien, comme des ulcères, des paralysies, des épilepsies anciennes, des cécités, des rachitismes avoient été guéris, les Commissaires s'abstinssent d'aller vérifier ces faits intéressans; qu'instruits encore par le bruit public que des animaux malades soumis au traitement Magnétique, avoient recouvré par ce traitement une santé parfaite, ils ne firent aucun essai sur les animaux. Tout cela auroit trop dérangé le système de l'imagination & de l'imitation; & pour attribuer les phénomènes du Magnétisme à ces deux facultés, il convenoit de ne recueillir que des effets peu caractérisés, qu'on pût faire dépendre, en usant de quelqu'adresse, de la cause qu'on jugeroit à propos de choisir.

Il étoit donc tout naturel qu'après avoir interrogé M. d'Esion, les Commissaires allassent interroger, non pas M. Mesmer, mais M. Jumelin, & qu'ayant recueilli ce que pouvoient dire & faire M. Jumelin

& M. d'Esnon, ils annonçaient au public qu'ils avoient jugé M. Mesmer, quoiqu'ils ne l'eussent pas entendu, & que sa doctrine étoit une chimère, quoiqu'ils n'en fussent pas instruits.

Il étoit donc tout naturel que, pour rendre un tel jugement irrévocable, un M. Thouret préparât l'opinion par un ouvrage écrit avec une mauvaise foi simple & modeste (3), par un ouvrage où, pour mieux séduire, toutes les assertions portent le caractère scrupuleux du doute, où tous les doutes ont pour objet d'enlever à M. Mesmer jusqu'à la gloire d'avoir trouvé une grande erreur, car aux yeux du vulgaire, une grande erreur est encore une grande chose, & il importoit sur-tout de faire croire que l'homme dont on méditoit le sacrifice, n'étoit qu'une victime ordinaire.

Il étoit donc tout naturel que les rapports des Commissaires fussent rédigés de manière qu'ils conduisissent à des résultats effrayans; de manière qu'en assurant que le Magnétisme animal n'existe pas, ils

(3) On saura dans peu à quoi s'en tenir sur le compte de M. Thouret.

pussent dire que les procédés qu'on met en œuvre pour le produire sont si dangereux, qu'il est impossible qu'ils n'aient pas des conséquences funestes, non-seulement pour les générations présentes, mais même pour les générations futures. Par-là, on alarmoit l'autorité, on la forçoit en quelque sorte de sévir contre l'Auteur de la découverte & contre ceux qui, ayant imprudemment recueilli ses leçons, s'occupotent de les mettre en pratique. Par-là, on fauvoit l'honneur des Commissaires, en étouffant tout-à-coup, avec la découverte, les réclamations auxquelles leur conduite suffisamment examinée, pouvoit donner lieu.

Il étoit donc tout naturel que, tandis qu'on répandoit avec une incroyable profusion les rapports des Commissaires, chez toutes les nations de l'Europe (4), M. Mesmer ne pût que difficilement, & par des voies détournées, faire parvenir, dans les Provinces & chez l'Étranger, les écrits qui devoient y opérer sa justification; que tandis

(4) On assure qu'il est sorti des presses des l'Imprimerie Royale plus de vingt mille exemplaires des *Rapports des Commissaires*.

qu'à propos de ces rapports, les papiers publics retentissoient contre M. Mesmer des plus noires calomnies, M. Mesmer n'eût pas la liberté de faire insérer dans les papiers publics, une ligne pour sa défense; que par une précaution bien digne de ce siècle de Lumière & de philosophie, & très-propre à hâter l'effet qu'on vouloit produire, tandis qu'un Journal (5) annonçoit hautement qu'il recevoit avec la plus grande impartialité toutes les lettres qu'on lui écrivoit sur M. Mesmer, & toutes les réponses que M. Mesmer feroit à ces lettres, secrètement les Auteurs de ce même Journal refussent les réponses de M. Mesmer aux articles calomnieux qu'ils imprimoient tous les jours contre lui. Ainsi le public qui ne connoissoit pas ces prudentes manœuvres, jugeoit M. Mesmer par son silence, & le croyoit coupable, parce qu'étant accusé, avec la liberté apparente de répondre, il ne répondoit pas.

Enfin, il étoit donc tout naturel que les moyens étant pris pour étouffer les réclamations de M. Mesmer & de ses Disciples,

(5) Le Journal de Paris.

M. Bailly , dans une assemblée publique de l'Académie des Sciences , annonçât au monde savant , avec toute la dignité de son style , le travail des Commissaires ses Confreres , comme une victoire que la Philosophie venoit de remporter sur la superstition ; qu'il traitât le Magnétisme animal avec ce mépris qu'on a pour les vieilles opinions qui sont passées de mode ; qu'il annonçât presque la mort civile de l'Auteur de cette importante découverte , & des hommes qui se sont occupés de la développer avec lui , semblable tout à la fois & à ces politiques singuliers , qui font tuer , dans les Gazettes , les Généraux dont ils ont peur , & à ces Guerriers prudens qui défient leur ennemi quand ils le voyent dans les fers.

Tout cela n'étoit pas très-moral ; mais tout cela étoit très-naturel. Le champ des sciences ressemble au sol de la Sicile , qui ne doit sa richesse & sa fertilité qu'aux agitations du volcan qui brûle dans son sein. Il faut qu'à de certaines époques , ce champ se bouleverse sous les pas de ceux qui le cultivent ; il faut que le génie , comme l'Ethna , travaille puissamment & parmi des

secousses profondes les germes inconnus que ce champ recèle , & que pour le parer d'une fécondité nouvelle , il sème pendant quelques instans sur sa surface désolée , le désordre , la tempête & la nuit. Mais les Pâtres de la Sicile voyent-ils sans murmurer leurs paisibles demeures ravagées , leurs riches moissons envahies par les torrens enflammés de l'Ethna ; & quand un homme de génie vient ébranler dans le champ des Sciences une grande masse d'idées , je le repète , pourquoi veut-on que les hommes qui vivent en repos sur cette masse , demeurent spectateurs indifférens du bouleversement qu'il produit ? Pourquoi veut-on qu'ils contemplent d'un œil sec leurs mafures philosophiques chancelantes sur leurs bases entr'ouvertes ? Pourquoi verroient-ils avec indifférence la terre qui les a nourris , après de vives agitations , se couvrir tout-à-coup de plantes inconnues qui ne peuvent devenir leur pâture ? Sans doute on ne résiste pas plus au génie qu'à la nature. Tous les deux sont puissans comme la nécessité ; mais si ces hommes croyent avoir un moyen d'arrêter le génie , quelque soit ce moyen , excusés par l'instinct de leur conservation ,

pourquoi craindroient-ils d'en faire usage ? Est-on jamais coupable en défendant ses foyers ? Et qu'est-ce qui ne pardonne pas, même un crime , au pauvre dont on vient d'envahir la chaumière ?

Je borne là mes réflexions sur les rapports des Commissaires ; je n'en parlerai plus dans cet ouvrage, du moins d'une manière expresse. Cependant lorsqu'on m'aura lû , je crois qu'on trouvera que je les ai réfutés.

Je ne parlerai pas également des brochures qui ont précédé , accompagné ou suivi les rapports des Commissaires. Ces brochures n'ajoutent aux rapports que des injures , & je n'ai pas le tems de répondre aux injures.

Je dirai trois choses :

1°. Que le Magnétisme animal existe , & je prouverai , je crois , d'une manière incontestable, qu'il existe.

2°. Que le Magnétisme animal doit opérer dans nos idées & même dans nos mœurs, dans quelques - unes de nos institutions , comme dans nos sciences , une révolution favorable à l'humanité , & j'essayerai de donner la mesure de cette révolution.

3°. Que l'existence & l'utilité du Magné-

3.

Division de
cet Ouvrage.

tisme animal peuvent être démontrées physiquement, & j'exposerai les moyens qu'il faut employer pour parvenir à cette démonstration.

Avant tout, il faut qu'on sache pourquoi j'écris.

4.

Motifs qui
déterminent
à le publier.

Je suis l'Auteur de la souscription ouverte pour assurer à M. Mesmer le sort auquel il a le droit de prétendre, s'il est vrai qu'il ait fait une découverte utile à l'humanité (6); j'ai contribué avec un petit nombre

(6) J'ai cru que personne n'avoit le droit de demander à M. Mesmer sa découverte, sans acquitter envers lui la dette de l'humanité, & il m'a paru que dans les circonstances où il se trouvoit, je devois d'autant plus penser ainsi, que sa découverte l'exposant à beaucoup de haines & de persécutions, ne pouvoit que lui préparer une destinée malheureuse.

Et voilà ce qui m'a déterminé à former avec quelques personnes (M. le Comte de Chastenot Puyfégur; M. le Comte Maxime de Puyfégur, M. le Bailli des Barres, le Père Gerard, Supérieur général de la Charité, & M. Kornmann qui m'en a le premier suggéré l'idée) la Souscription dont je parle ici.

Il faut dire un mot des étranges calomnies auxquelles cette Souscription a donné lieu.

S'il falloit en croire les rédacteurs des Journaux & des papiers publics, M. Mesmer, au moyen de sa Souscription, gagnoit au moins tous les mois cent

d'hommes qui , ainsi que moi , ont éprouvé les effets bienfaisans de sa découverte , à

mille écus qu'il faisoit passer en Allemagne , & non content de ces bénéfices immenses, il expédioit des émissaires dans les Provinces & chez les Nations étrangères pour multiplier au loin ses dupes. Le fait est que tous les millions gagnés par M. Mesmer ont été remis dans les mains de M. d'Harvelay , & constitués en rentes viagères au Trésor Royal. Le fait est, que parmi les Elèves formés par M. Mesmer, il y en a environ cent seulement formés à Paris qui lui ont payé le prix fixé pour la Souscription , & qui ont en conséquence reçu de lui des reconnoissances : ce qu'ont payé les deux cens autres dans les Provinces , se réduit à des contributions volontaires , lesquelles ont été employées sur les lieux, de l'ordre exprès de M. Mesmer , à des œuvres de bienfaisance. Le fait est que les émissaires qui se sont occupés, dans les Provinces & dans l'Etranger , de favoriser , lorsque leurs affaires le leur ont permis, la propagation du Magnétisme animal , sont en France , en Italie, en Amérique, M. le Marquis de la Fayette, M. le Bailly des Barres, M. le Comte de Chastenot Puyfégur, M. le Comte Maxime de Puyfégur, M. le Marquis de Puyfégur, M. le Marquis de Tiffard, M. le Comte d'Avaux, M. l'Abbé de P..., Conseiller au Parlement de Bordeaux, M. Duval d'Espremenil, Conseiller au Parlement de Paris, &c. &c. &c., tous gens, comme l'on voit, on ne peut pas mieux choisis pour faire des dupes.

On n'a pas manqué d'ajouter qu'il n'étoit pas possible

former la société actuellement très-nombreuse, qui s'occupe, non-seulement en

que je demeurasse désintéressé dans une si belle spéculation, & je fais que dans plus d'une coterie littéraire on s'est efforcé d'accréditer cette opinion.

Le fait est, qu'un de mes frères, Négociant à Marseille & moi, nous avons voulu payer les premiers le prix de la Souscription. Le fait est que M. Mesmer, impatient de former des Elèves, n'ayant pas cru devoir attendre que le nombre de cent Souscripteurs que j'avois déterminé pour obtenir la révélation de sa doctrine fût complet, & desirant la faire connoître à quelques personnes qui lui étoient demeurées fidèles après la défection de M. d'Esnon; mon frère & moi avec MM. le Comte de Chastenet Puyfégur, le Comte Maxime de Puyfégur, Kornmann, le Pere Gerard, Bouvier, actuellement Médecin à Versailles, Dom Gentil; Prieur de Fontenet en Bourgogne, M. de B., C. . . . , &c. &c. non seulement nous avons payé le prix de la Souscription, mais quoiqu'ait pu faire M. Mesmer; nous n'avons pas voulu permettre qu'il nous instruisît, qu'après nous être engagés solidairement & en particulier, par un acte en bonne forme, à lui procurer douze Elèves dans l'espace de quatre mois, souscrivans comme nous, ou bien à lui payer encore le montant de douze Souscriptions; ainsi nous cherchions, autant que nos moyens nous le permettoient, à garantir, malgré lui, un homme de génie lâchement persécuté, du sort que lui préparoit la haine imbécile de ses ennemis. Le fait est que M. Mesmer nous ayant fait prier plus d'une fois mon frere &

Europe,

Europe , mais en Amérique , & jusques dans les Indes , à faire connoître la doctrine

moi de reprendre le prix de notre Soucription , croyant être avec moi dans le cas de la reconnoissance , & m'ayant fait parler par des tiers pour m'engager à souffrir qu'il me le rémoignât , je n'ai répondu à tout ce qui m'a été dit de sa part , qu'avec la plus vive indignation , ne voulant pas que dans une affaire qui intéresse toute l'humanité , aucune vue d'intérêt personnel souillât la pureté des motifs qui me faisoient agir , & desirant conserver , pour les circonstances périlleuses où je pouvois me trouver , une ame que je puisse montrer sans rougir. Le fait est que parmi les Elèves de M. Mesmer , à l'exception de mon frere , il n'en est pas un qui lui ait été présenté par moi , pas un que j'aie sollicité de se faire instruire , que la plupart me connoissent à peine autrement que de nom , que parmi ceux qui me connoissent , il n'en est aucun qui puisse m'imputer un seul propos , une seule démarche qui n'annonce de ma part le désintéressement le plus sévère , & ; comme on me l'a plus d'une fois reproché , la plus orgueilleuse délicatesse . Le fait est.... mais tous ces détails sont au-dessous de moi . Je ne veux pas tout dire , & quelque jour on connoitra l'histoire de la Société à laquelle j'appartiens , & à côté de la conduite des Commissaires envoyés chez M. d'Esnon pour constater la vérité du Magnétisme animal , on mettra en parallèle la conduite des personnes qui , dans l'obscurité & sous le poids des plus absurdes calomnies , se sont occupées de former cette Société.

Et pour quoi donc alors travailler avec tant d'opi;

dont il est l'inventeur. Instruit de cette doctrine, je me suis attaché avec ce petit nombre d'hommes, à en développer les principes, de manière que, quelque soit la vaste étendue des objets qu'elle comprend, elle pût être un jour à la portée des esprits les plus médiocres, & devenir pour ceux qui s'en occuperoient, d'un usage aussi sûr que facile. Ne croyant pas à la Médecine, victime moi-même des Médecins depuis l'enfance, & sur-tout ayant remarqué combien leur art funeste est un fléau terrible pour les campagnes où j'ai long-tems vécu, j'étois actuellement occupé du projet de répandre dans les campagnes cet autre art de guérir dont M. Mesmer prétend avoir trouvé les loix dans la nature. Peu curieux de gloire, mais ambitieux de la reconnoissance du pauvre, mais aimant à faire un peu de bien dans la classe de la société la

niâtreté à la propagation d'une doctrine qui, fut-elle vraie, ne peut, après tout, vous procurer que de nombreux ennemis. . . . ? Pourquoi. . . ! homme vil. . . . Je voyois à côté de moi s'éteindre une grande vérité, une vérité universellement utile aux hommes. . . . & tu me demandes pourquoi je me suis occupé de la conserver & de la défendre. . . . !

plus utile & la plus abandonnée , je croyois que quelque jour mon nom ne seroit pas prononcé sans intérêt parmi les hommes simples dont je voulois soulager la misère. Plein de cette idée, je m'étois absolument détourné de mes méditations ordinaires pour achever ma tâche commencée. Cependant mes méditations ordinaires, dans la solitude profonde où je vis, avoient aussi pour objet le bien des hommes.

Je me serois donc trompé. S'il étoit vrai que la doctrine de M. Mesmer ne fût qu'une erreur, & une erreur fatale à l'humanité ; si les effets qu'elle produit n'étoient que des effets dangereux ; si les générations futures ne devoient recueillir que des fruits amers de la confiance avec laquelle quelques individus de la génération présente se sont soumis aux procédés de l'art nouveau qu'on est venu leur annoncer, mes coopérateurs & moi, nous aurions donc fait beaucoup de mal. Le plus universel, comme on le verra dans cet écrit, & qu'il soit permis de le dire dès à présent, le plus noble système de bienfaisance & de philosophie qui ait jamais tourmenté une ame élevée, une ame affligée des maux de ses semblables & souffrante

de leur misère , n'auroit peut-être pour base qu'une imposture ; avec des mains pures nous aurions broyé des poisons ; & à tant d'erreurs , à tant de fléaux , à tant de vains prestiges qui désolent l'espèce humaine , nous aurions ajouté d'autres fléaux , d'autres prestiges , d'autres erreurs.

On le sent , s'il est quelqu'un qui doive écrire dans cette circonstance , c'est moi. Je suis convaincu que je ne me suis pas trompé , que la doctrine qu'on veut proscrire est une doctrine bienfaisante. J'ai fait le premier quelques efforts pour répandre cette doctrine. J'ai engagé beaucoup de gens à s'en occuper avec moi ; je ne dois pas l'abandonner. Ce n'est pas assez ; si je le peux , je dois la défendre ; & je le dois non pas pour moi-même , pour lequel il est tems encore de demeurer absolument étranger aux discussions auxquelles elle doit longtems donner lieu , mais parce qu'il est de certaines vérités , celles , par exemple , qui ont pour objet un grand bien à faire aux hommes , qui imposent à ceux qui les connoissent des devoirs sévères , des devoirs qu'ils ne peuvent négliger sans s'exposer à des remords.

§. I^{er}.

Ce que je vais dire dans cette première division exigera quelque attention de la part de mes lecteurs. N'ayant ni le droit ni la volonté de rendre publique la théorie de M. Mesmer, & sentant combien, au milieu des préjugés que cette théorie doit détruire, & des intérêts particuliers qui maintiennent ces préjugés, il seroit en effet imprudent de la publier, avant qu'on ait au moins reconnu l'existence de la découverte qui lui sert de base & qu'elle explique, je suis forcé de choisir entre les idées qui s'offrent à mon esprit, celles-là seulement sur lesquelles le silence ne m'est pas ordonné. Or parmi les idées que je dois taire, il en est beaucoup qu'aucune autre idée ne peut suppléer, & qui eussent jetté le plus grand jour sur le sujet qui m'occupe.

Cependant, je ferai en sorte d'enchaîner mes réflexions avec assez de méthode, pour que les résultats que je présenterai soient facilement saisis, & que mes raisonnemens au moins ne perdent rien de leur force.

S'il est une vérité que l'on ne conteste plus en Physique, c'est que tous les corps,

5.
Que le Magnétisme animal existe.

6.
Il existe dans

la nature une
action con-
servatrice &
réparatrice
de tous les
êtres : ce que
c'est.

à quelque distance qu'ils se meuvent dans l'espace, exercent entre eux une action mutuelle ; c'est que cette action est plus ou moins forte, selon qu'ils sont plus ou moins rapprochés, & que leur masse est plus ou moins considérable ; c'est que cette action que Newton a remarquée par-tout, dont aucun Philosophe avant lui n'avoit douté, mais dont jusqu'à lui personne n'avoit osé calculer les loix, est de toutes les actions de la nature la plus profonde, la plus invariable, la plus universelle.

Or si de toutes les actions de la nature, celle dont il s'agit ici est évidemment la plus profonde, la plus invariable, la plus universelle, il est impossible que ce ne soit pas l'action par laquelle la nature développe, entretient & conserve tous les êtres ; il est impossible que ce ne soit pas celle par laquelle la nature augmente, diminue, altère, maintient toutes les propriétés : & ceci n'est pas bien difficile à prouver.

Le mouvement seul peut produire une modification dans les corps ; le repos, qui est la cessation de toute action, n'est l'auteur d'aucune modification possible ; le plus grand de tous les mouvemens étant celui

par lequel tous les êtres se balancent entre eux , par lequel tous les êtres, pour me servir de l'expression le plus en usage , gravitent les uns vers les autres , il faut donc aussi que ce soit celui par lequel tous les êtres sont le plus généralement & le plus profondément modifiés.

Mais toute modification , tout changement subi par un corps , intéresse nécessairement la conservation de ce corps , c'est-à-dire , que ce changement a nécessairement pour terme , ou de le développer , ou de l'entretenir , ou de le détruire. Prétendre le contraire , ce seroit prétendre qu'une modification ne modifie pas ; ce seroit prétendre que dans cet ordre universel de choses , où toutes les successions , toutes les reproductions sont le produit du mouvement , il y a des mouvemens qui n'opèrent rien , des mouvemens ressemblans au repos , dont le propre est de ne pas faire.

Mais de plus , un corps ne diffère d'un autre , que parce que les propriétés du premier ne ressemblent pas à celles du second. Ce qui constitue un corps ce qu'il est , ce sont donc ses propriétés ; c'est donc la manière dont il est organisé , ou la manière dont sont

combinés entr'eux les élémens qui le composent. Toutes les fois qu'on agit sur un corps, on agit donc sur ses propriétés; on les altère donc si on le détruit; on les modifie donc en plus ou en moins, selon qu'il est nécessaire, si on le conserve.

Or de-là que résulte-t-il? Ceci évidemment, que tout mouvement opéré sur un corps, intéresse la conservation de ce corps en affectant ses propriétés.

Que plus le mouvement qui est opéré sur un corps est considérable, & plus il intéresse la conservation de ce corps, & plus il affecte ses propriétés.

Que le mouvement dans la nature le plus universel & le plus profond est donc aussi celui qui doit intéresser de la manière la plus profonde & la plus universelle, les propriétés de tous les êtres & leur conservation.

Que si par l'effet de ce mouvement se produit cette action réciproque, ou cette gravitation de tous les êtres entre eux, partout existante & par-tout observée, l'action de tous les êtres entre eux affecte nécessairement, de la manière la plus profonde & la plus universelle, les propriétés de tous les êtres, intéresse nécessairement de la ma-

nière la plus profonde & la plus universelle, leur conservation.

Donc en premier lieu, ou toute la Physique est fautive, ou il faut reconnoître que le moyen par lequel la nature modifie & conserve tous les êtres, est cette action réciproque, par laquelle ils s'affectent entre eux, action existante dans tout l'Univers, & regardée comme la première cause de tous les phénomènes.

Mais les corps qui se meuvent dans l'espace, quelque soit la distance qui les sépare, ne peuvent s'affecter, se modifier entre eux, s'il n'existe entre eux un moyen ou un milieu qui transmette réciproquement leur action.

Certainement il est impossible de concevoir à des distances ou très-éloignées ou même très-voisines, l'action d'un corps sur un autre dans une espace qui seroit absolument vuide? Comment un corps pourroit-il en mouvoir un autre sans le toucher, ou immédiatement par lui-même, ou médiatement par le secours d'un milieu ou d'un corps interposé? Comment le vuide, c'est-à-dire le néant, c'est-à-dire ce qui n'existe pas, pourroit-il transmettre une action, un mou-

7.

Cette action s'exerce au moyen d'un fluide; preuve de l'existence de ce fluide.

vement, devenir, pour ainsi dire, l'organe de toutes les modifications des êtres qui peuplent l'Univers ?

Les êtres qui peuplent l'univers existent donc dans un milieu commun qui reçoit toutes leurs impressions & qui les transmet de l'un à l'autre.

Mais ce milieu ne peut être qu'un fluide & le plus subtil de tous les fluides. Il ne peut être qu'un fluide, car si vous supposez que tout est solide entre les corps, le monde entier n'est plus qu'un grand solide où rien ne se fait. Il ne peut être que le plus subtil de tous les fluides, car puisque c'est par lui que la nature entretient, développe & conserve tous les êtres; puisque c'est par lui qu'elle les modifie, qu'elle agit d'une manière intime sur leurs propriétés; puisqu'il est, pour ainsi dire, l'instrument & l'exécuteur de toutes ses lois, depuis celle qui détermine la marche harmonieuse des sphères, jusqu'à celle qui porte des sensations & la vie à l'insecte le plus ignoré: il faut qu'il soit d'une telle subtilité, qu'il puisse pénétrer toutes les substances, agir dans les organisations les plus déliées comme dans les organisations les plus grossières, & devenir

par-tout le moyen de tous les mouvemens , comme la cause de tous les effets.

Donc , en second lieu , si tous les corps se modifient par une action réciproque dans l'univers , ils le font au moyen d'un fluide éminemment subtil & dont l'existence ne peut pas être plus contestée que leur action réciproque.

Cela posé , puisque tous les êtres obéissent à la même loi , puisqu'un seul & même mouvement les modifie , quelque prodigieuse que soit la variété de leur organisation , il n'est pas possible cependant qu'ils n'aient été organisés d'après une seule idée ; il n'est pas possible que leurs organisations , d'ailleurs si diverses , étant toutes soumises à la même action , n'aient une manière commune de l'éprouver.

Rien ne s'accorde mieux avec les notions que nous nous sommes faites d'un Être suprême , rien ne prouve plus sa sagesse profonde , que le monde formé en conséquence d'une idée unique , mû par une seule loi , offrant dans l'incommensurable multitude des êtres qui le composent , la richesse unie avec la simplicité , laissant entrevoir partout cette loi unique , qui , agissant d'une

8.

Tous les êtres organisés ont une propriété qui les rend susceptibles de cette action : ce que c'est que cette propriété.

manière uniforme , développe cependant toutes les variétés , cette idée unique , d'après laquelle tous les êtres ont été créés & qui , quelque soit la différence de leurs formes , fait qu'ils sont cependant tous susceptibles de se développer sous l'action d'une même cause.

Il seroit donc vrai alors que tous les êtres quels qu'ils soient , se conservant tous , étant tous modifiés par la même loi , ont , par rapport à cette loi , qui les conserve & qui les modifie , une organisation commune ; il seroit donc vrai qu'on doit trouver parmi toutes leurs propriétés , une propriété , la même chez tous , celle par laquelle , pour ainsi dire , cette loi les saisit & les meut , celle par laquelle cette loi les ordonne relativement à un effet universel , & combine toutes leurs actions pour un seul résultat.

Et qu'on y prenne garde , ce n'est pas là une simple conjecture , c'est une proposition dont il est impossible de me contester la vérité. Si la loi de la gravitation n'affectoit pas dans tous les êtres la même propriété , on ne concevrait jamais comment tous les effets qui émanent de ces êtres , vont se perdre dans un effet commun ; comment

tous ces êtres eux-mêmes se modifient par une action réciproque ; & au lieu de l'harmonie féconde que nous voyons régner dans le système du monde , des propriétés différentes, quoique excitées par une même cause , ne pouvant pas produire des effets qui aient entre eux quelque analogie , on n'y appercevroit par-tout que désordre, confusion & stérilité.

Si les grands comme les petits corps , si les sphères célestes , comme les corps organisés qui existent ou se meuvent sur ces sphères , obéissent à la gravitation universelle , ils ont donc tous une propriété commune pour y obéir ; cette propriété , telle qu'elle est dans les grands corps , doit donc aussi se retrouver dans les petits , & la manière dont s'affectent & sont affectés les petits corps , ne peut pas différer de la manière dont les grands corps eux-mêmes s'affectent & sont affectés.

Or , comment les grands corps s'affectent-ils entre eux ? Absolument comme deux aimants qu'on met en présence l'un de l'autre : plus vous rapprochez ces aimans & plus le fluide magnétique qui sort des pôles de l'un , entre avec impétuosité dans

les pôles de l'autre , & plus l'attraction entre les aimants devient forte. De même , plus deux corps célestes s'approchent & plus ils s'attirent , & plus leur action réciproque est considérable. Et pourquoi cela ? parce que le fluide qui est l'intermédiaire de cette action , & dont vous ne pouvez plus me contester l'existence , ce fluide dans lequel tous les corps sont plongés & qui les pénètre de toute part , entraîne sûrement alors les deux corps l'un vers l'autre. Or , le fluide ne peut les entraîner l'un vers l'autre , s'il n'existe pour eux comme pour l'aimant des points d'introduction , ou des pôles qui rendent le fluide & qui le reçoivent. Autrement , qu'arriveroit-il ? que contre la vérité des phénomènes , il seroit impossible aux corps célestes de s'attirer. Car , si le fluide qui sort de l'un ne rencontroit dans l'autre aucun point d'introduction , aucun pôle pour le recevoir , il rejailliroit sur l'autre , si on peut se servir de ce mot , & les corps ne s'attireroient pas , mais se repousseroient en raison de leur proximité.

Et prenez garde , que je n'avance pas plus encore ici que tout-à-l'heure , une simple conjecture. Vous ne pouvez me contester

l'action d'un corps sur un autre, ou la gravitation d'un corps vers un autre; vous êtes forcé de m'accorder que le moyen de cette action, ou de cette gravitation, est un fluide; il faut donc que vous conveniez qu'il y a dans les corps des pôles, ou des points d'introduction déterminés, pour recevoir ce fluide, ou bien ce ne fera plus l'attraction, ou la gravitation universelle que vous concevrez, mais la répulsion universelle, c'est-à-dire, le contraire de ce qui est dans la nature.

Si les sphères célestes ont des pôles, si c'est par le moyen de ces pôles que s'opère le phénomène de la gravitation universelle entre eux, les autres corps organisés, les hommes, les animaux, les plantes, ont donc aussi des pôles, & ceci n'est plus qu'une conséquence de ce que je viens de dire, & non pas une proposition à part qu'il me faille prouver: car les hommes, les animaux, les plantes éprouvent comme tous les autres corps les effets de la gravitation universelle, sont profondément modifiés par cette gravitation; ils ont donc une propriété pour éprouver ces effets, & d'après ce qui a été dit plus haut, la même propriété qu'ont les grands corps qui les

éprouvent ; la seule différence qu'il y ait entre les pôles des grands corps & les leurs, c'est que leurs pôles, qui sont aussi les organes de leurs sens, sont mobiles, tandis que les pôles des grands corps ne le sont pas ; & il falloit que cela fut ainsi, parce que les pôles des uns ne sont destinés qu'à recevoir & à restituer une action uniforme & déterminée, tandis que les pôles des autres sont destinés à recueillir de tout ce qui les environne & à porter au dehors sur tout ce qui les environne une multitude infiniment variée d'impressions (7).

(7) Les expériences que les Commissaires ont faites pour détruire la Doctrine des Pôles, ne prouvent rien contre cette Doctrine. On peut agir sur un corps animé, ou en renforçant ses pôles naturels, ou en lui donnant des pôles artificiels, comme on peut agir sur un aimant foible avec un aimant plus fort, ou en fortifiant les pôles de l'aimant foible, ou en les changeant ; le corps animé éprouvera donc les mêmes effets à peu près, soit qu'on agisse sur lui d'après l'ordre naturel, soit qu'on agisse sur lui d'après un ordre artificiel ; mais parce qu'on aura établi un ordre artificiel, cela ne prouvera pas que l'ordre naturel n'existoit pas auparavant, comme parce qu'on aura changé les pôles d'un aimant, cela ne prouvera pas qu'auparavant l'aimant n'avoit pas de pôles.

M. d'Eslon devoit dire ces choses aux Commissaires ;
 Donc ,

Donc , en troisième lieu , puisque tous les corps gravitent les uns vers les autres , puisque cette gravitation s'opère au moyen d'un fluide , il faut absolument qu'il existe dans tous les corps des pôles pour recevoir & restituer ce fluide. Donc tous les corps organisés , donc tous les corps animés , donc le corps humain lui-même a des pôles.

Et remarquez ici une idée aussi vaste que profonde ; voyez comme dans ce système l'économie particulière de l'homme & de tous les êtres sensibles se trouvent intimement appartenir à l'économie générale du

9.
Réflexion
sur la théorie
des sensa-
tions, consi-
dérée dans
ses rapports
avec la théo-
rie du monde.

après cela , par des expériences bien conduites sur des individus d'une excessive sensibilité , & par conséquent très-aimantés , comme les personnes qui sont dans un état de somnambulisme , de catalepsie , &c. , il auroit pu faire remarquer ces poles naturels dont on lui contestoit l'existence , & qu'il est en effet assez facile d'observer , lorsque par des mouvemens inconsiderés , on ne trouble pas le jeu de leur organisation.

Tout ceci demanderoit beaucoup de détail : il faudroit , pour me bien faire entendre , donner la théorie comparée des poles des êtres animés , des êtres organisés en général , & des poles de l'aimant , & le tems ne me permet pas de m'occuper de cet objet. *Voyez le Rapport de M. Bailly.*

monde ; comme la théorie de nos sensations encore inconnue , malgré les efforts des Leibnitz , des Lokes & des Condillac , s'unit à la théorie de ce mouvement général qui fait tout dans l'univers ; & cependant , voyez comme ici tout est simple , comme une seule loi a tout produit , parce qu'en effet une seule loi doit tout produire.

10.

Tous les êtres agissent les uns sur les autres , en raison de l'analogie de leur organisation.

Je poursuis. Le fluide universel qui pénètre toutes les organisations , au moyen des pôles qui sont destinés à le recevoir , n'agit pas dans chacune de la même manière. Comme sa fonction est de développer , de maintenir tous les êtres suivant leur nature , on sent que cette nature étant par tout plus ou moins dissemblable , il ne doit se mouvoir dans chaque être que conformément à son économie particulière.

Des organisations différentes , le modifieront donc différemment. Une même organisation , suivant les changemens qu'elle subira , ne le modifiera donc pas toujours d'une manière égale.

Les êtres d'une même espèce , & ceux qui dans la même espèce ont plus de ressemblance dans leur constitution , exerceront donc réciproquement , les uns sur les au-

tres, une action plus profonde, plus puissante & plus étendue.

Car les êtres d'une même espèce, & ceux qui dans leur espèce sont très-analogues, doivent affecter, travailler de la même manière le milieu dans lequel ils sont plongés & qui les pénètre en tous sens; ils doivent donc se renvoyer mutuellement les mêmes impressions, & le fluide qu'ils reçoivent étant modifié d'une façon toute semblable, doit porter dans leur constitution physique les mêmes habitudes.

De-là, ce phénomène de l'imitation qu'il ne falloit pas décrire avec autant de pompe que l'a fait le Rédacteur du travail de l'Académie, car la pompe n'apprend rien, mais qu'il falloit observer, avec beaucoup d'attention & de philosophie, dans tout ce qui nous environne, dans les êtres de toutes les espèces, & entre les êtres d'une même espèce, dans toutes les circonstances où ces êtres existent en commun.

Alors, peut-être on auroit compris pourquoi les êtres d'une même espèce modifiant de la même manière dans leur organisation, le fluide qui les développe & qui les meut, se donnent tous une même éduca-

II.

De l'imitation, ce que c'est; quels sont ses effets.

tion , se renvoient tous des sensations semblables , combinent tous les mêmes résultats (8).

Peut-être on auroit compris pourquoi les êtres d'une même espèce , dans les circonstances ordinaires de leur durée , ne se nuisent pas physiquement entre eux ; pourquoi ils sont plus ou moins disposés à vivre en société ; pourquoi beaucoup d'hommes assemblés finissent par obéir aux mêmes impressions ; pourquoi la haine , la colère , la peur sont des passions contagieuses qui se communiquent avec une rapidité qui tient quelquefois du prodige.

Peut-être on auroit compris pourquoi , par exemple , lorsque vous entrez dans une assemblée où tout est composé pour l'indignation , à moins que vous n'arrêtiez l'action de la nature par une volonté déterminée (9), vous sentez comme malgré vous ,

(8) Il s'agit ici des résultats qui appartiennent à l'espèce & qui se trouvent jusques dans les variétés qu'offrent les individus.

(9) Ici , qu'il soit permis de dire combien c'est à tort qu'on accuse le système de M. Mesmer de conduire au matérialisme. Si ce système nous apprend mieux qu'un autre l'empire de la nature sur l'homme , mieux qu'un autre aussi , il nous apprend l'empire de l'homme

voire organisation se composer aussi pour le même sentiment ; pourquoi , lorsque sortant de cette assemblée , vous entrez dans une société de gens modérés , vous sentez encore , comme malgré vous , votre organisation s'apaiser & se composer pour des affections tranquilles.

Peut-être on auroit compris pourquoi la douleur d'autrui nous affecte physiquement ; pourquoi , si nous sommes délicatement constitués , toutes les sensations qu'éprouve un être malade en notre présence , nous les éprouvons quelquefois presque comme lui ; pourquoi la pitié nous donne tous les maux que nous voyons souffrir à nos semblables : pourquoi elle est plus active , plus involontaire dans l'homme qui réfléchit peu , qui n'a pas altéré les dispositions naturelles de son organisation , que dans l'homme qui

sur la nature ; mieux qu'un autre , il nous fait connoître l'empire de notre volonté sur nous-mêmes & sur tout ce qui nous environne , volonté dont il nous sera toujours impossible de concevoir l'existence dans le système du matérialisme , & qui démontre si bien , simplement parce qu'elle existe , qu'au-delà de ce que nous apercevons il est un ordre moral , principe & générateur de l'ordre physique qui se déploie sous nos yeux.

a forcé son organisation à subir le travail de son esprit & de sa volonté.

Peut-être on auroit compris pourquoi les hommes d'une même société sont disposés à recevoir, comme involontairement, les mêmes opinions, les mêmes préjugés, à contracter les mêmes habitudes; pourquoi des hommes réunis ont toujours moins de force d'esprit, des pensées moins originales, un caractère moins décidé que des hommes isolés; pourquoi l'homme qui a long-tems vécu dans la solitude, qui a de très-bonne heure disposé son organisation, pour recevoir l'action de tous les grands objets de la nature, qui n'a jamais été modifié que par des sensations puissantes & profondes, pourquoi cet homme, au milieu du monde, demeure plus qu'un autre, étranger aux impressions que le monde rassemble, presque toujours malheureux de sa force & souffrant de son génie.

Ce jeu, si varié, si étonnant, des organisations les unes sur les autres; ce jeu, au moyen duquel la nature départ à chaque individu les modifications qui conviennent à sa conservation & à son développement, avec lequel elle prépare à chaque espèce

les habitudes qu'il lui faut pour qu'elle s'entretienne & se perpétue; ce jeu, qu'il est bien surprenant qu'on n'ait pas observé d'avantage, & qu'on n'observe aujourd'hui presque pour la première fois, que comme un effet indifférent, dont il est à-peu-près inutile de rechercher la cause; ce jeu alors auroit peut-être donné lieu à des réflexions aussi neuves qu'intéressantes, & en étudiant ses immenses résultats, on n'auroit pas vu sans admiration qu'il n'est que l'effet infiniment simple d'une cause infiniment simple aussi, mais infiniment puissante par sa simplicité.

C'est toujours ce fluide, ce milieu avec lequel la nature fait tout, qui se trouvant semblablement ou diversement modifié, en raison de l'analogie ou de la différence des organisations dans lesquelles il est reçu, opère les phénomènes si nombreux, que dans leur action réciproque, ces organisations offrent à notre curiosité. Semblablement modifié, ce fluide produit des phénomènes semblables; il dispose les êtres à l'imitation; diversement modifié, ce fluide produit des phénomènes différens, quelquefois opposés; il dispose les êtres de manière à ce qu'ils ne s'imitent pas, quelquefois de ma-

nière à ce qu'ils se contrarient. Mais comme la nature veut essentiellement l'ordre & l'harmonie, comme en général tous les fluides tendent à se mettre en équilibre, comme troublés par plusieurs mouvemens, ils finissent par se composer pour un seul, en général aussi, le fluide universel se composant pour une action commune, tend toujours à mettre les êtres animés, comme tous les autres êtres, dans une relation uniforme entre eux, & quelque soit d'abord leur peu de correspondance, les dispose insensiblement pour les mêmes impressions.

Donc enfin, & en quatrième lieu, quoique tous les êtres agissent les uns sur les autres, quoiqu'ils aient tous les mêmes propriétés pour agir, cependant ils s'affectent avec d'autant plus d'intensité qu'ils ont plus ou moins d'analogie entre eux, ou, ce qui est la même chose, qu'il y a une ressemblance actuelle plus ou moins exacte, entre leurs organisations.

12.

Maintenant, qu'est-ce que prétend Monsieur Mesmer ?

Que le Magnétisme universel annoncé par M. Mesmer, n'est autre chose que l'action conservatrice de tous les

Qu'il existe entre tous les corps, qui se meuvent dans l'espace, une action réciproque, la plus générale de toutes les actions de la nature.

Que cette action constitue l'influence ou le Magnétisme universel de tous les êtres entr'eux.

Que ce Magnétisme universel est exercé au moyen d'un milieu qui reçoit & communique les impressions de tous les êtres.

Que ce milieu ne peut être & n'est en effet qu'un fluide éminemment subtil.

Que le Magnétisme universel, parce qu'il est la plus générale de toutes les actions de la nature, est nécessairement l'action par laquelle la nature modifie toutes les propriétés, entretient, dispose, développe & conserve tous les êtres.

Qu'il n'est aucun être qui puisse se soustraire à l'action du Magnétisme universel, parce qu'il n'est aucun être dans l'univers indépendant des loix auxquelles l'univers est soumis.

Que tous les êtres obéissent de la même manière au Magnétisme universel, qu'ils ont tous une même propriété pour y obéir, que cette propriété s'exerce au moyen de pôles semblables à ceux de l'aimant par les effets qu'ils produisent.

Que tous les êtres obéissans au Magnétisme universel, agissent les uns sur les au-

êtres, & le Magnétisme animal, que la propriété qui rend les êtres animés susceptibles de cette action ; qu'on ne peut contester l'existence de ce double Magnétisme, & que la vraie Médecine doit résulter de la connoissance de l'un & de l'autre.

tres avec d'autant plus d'énergie, qu'ils sont plus analogues entr'eux.

Que puisque c'est par le Magnétisme que tous les êtres sont conservés, que puisqu'ils agissent magnétiquement les uns sur les autres avec d'autant plus d'énergie qu'ils sont plus analogues, c'est en étudiant les loix du Magnétisme & de leur analogie, qu'on peut trouver les loix de leur conservation, qu'on peut déterminer avec quelque certitude les moyens qu'il convient de mettre en œuvre pour les rétablir, lorsque leur organisation est altérée.

Que de cette étude seulement doit résulter, & résulte en effet, le véritable art de guérir, art jusqu'à présent si conjectural, & de l'aveu du petit nombre d'hommes de génie qui s'en sont occupés, dans les mains de la plupart de ceux qui l'exercent, art presque toujours si funeste.

Or, je le demande, est-il une seule de ces propositions dont on puisse me contester la vérité? & si elles sont vraies, n'ai-je pas démontré que le Magnétisme animal existe? car qu'est-ce que le Magnétisme animal? pas autre chose, que la faculté d'obéir à l'action du Magnétisme universel, que la

susceptibilité de l'action du Magnétisme universel, considérée dans les êtres animés; mais comment s'y prendroit-on, après ce qu'on vient de lire, pour me prouver que cette faculté, que cette susceptibilité n'existe pas dans les êtres animés? Comment s'y prendroit-on pour me prouver que ce n'est pas au moyen de cette faculté que ces êtres se développent & se conservent? Comment enfin s'y prendroit-on pour me prouver que c'est hors des loix qui conservent les êtres animés, qu'il faut aller chercher les principes qui doivent constituer l'art de les préserver ou de les rétablir?

Et cependant tout ce que j'ai dit, est infiniment loin de tout ce que je pourrois dire; & à chaque pas, pour ainsi dire, j'ai été obligé de m'arrêter, pour ne pas aller au-delà des bornes que je me suis prescrites. Mais au moins voit-on combien la doctrine de M. Mesmer a été jusqu'à présent défigurée, quelle est l'immensité des idées qu'elle embrasse, & comme est profonde & toujours simple & toujours vraie la manière dont il les enchaîne.

§. I I.

13.

Que la découverte du Magnétisme animal influera d'une manière avantageuse sur l'homme, considéré individuellement & dans l'état de société.

Je ne parlerai point ici de la révolution qu'opérera dans tout le système de nos connoissances physiques, la découverte du Magnétisme animal & la doctrine qui résulte de cette découverte. On sent qu'une doctrine qui a pour objet la théorie du monde, & la connoissance des rapports de l'économie particulière de l'homme avec l'économie générale de tous les êtres, qui démontre non-seulement la vérité de ces rapports, mais qui en fait appercevoir le moyen, le mécanisme, si je peux me servir de ce mot, qui lie tout dans l'univers par l'action d'une seule loi, & qui prouve l'existence & de cette loi & de l'action qu'elle produit; on sent qu'une telle doctrine doit opérer dans les régions encore trop peu connues de la haute physique, une révolution profonde; que cette révolution ne peut être opérée, que d'autres apperçus, d'autres explications ne nous soient données, que nous n'ayons d'autres observations à faire sur cette multitude de phénomènes que considère la physique particulière; & qu'ainsi par le mouvement d'une

seule idée, tout doit prendre dans le domaine des sciences naturelles une forme plus riche, plus heureuse & plus grande que celle que nous y avons jusqu'à présent remarquée.

Mais il n'est pas encore tems de parler de toutes ces choses; c'est de l'homme & des hommes que je veux spécialement m'occuper ici. Je veux voir si en effet par rapport à l'homme considéré d'une manière individuelle, & par rapport aux hommes considérés dans l'état actuel de la société, la doctrine du Magnétisme animal n'est pas une doctrine bienfaisante, si dans l'ordre moral elle est dangereuse, comme on l'a dit quelquefois, & si elle ne l'est pas, quels sont les avantages qu'il faut en attendre.

Parce que tous les êtres agissent les uns sur les autres & qu'ils se modifient entr'eux; parce que de la connoissance de la loi qui les modifie, résulte la connoissance des loix qui les développent & qui les conservent, on doit voir que le système qui nous fait appercevoir jusques dans ses derniers détails l'action réciproque de tous les êtres, & qui nous montre le produit de cette action, ne peut qu'influer de la manière

14.

Sur l'homme
considéré in-
dividuelle-
ment.

la plus utile sur les principes d'après lesquels notre économie particulière doit être gouvernée.

15.

En opérant
une réforme
dans les prin-
cipes physi-
ques de son
éducation.

On a beaucoup voulu, depuis l'Auteur d'Emile, introduire une réforme dans les principes physiques de notre éducation. On a très-bien compris qu'une organisation malade, & dont le développement est troublé à chaque instant, ou par quelque vice intérieur ou par des causes extérieures sans cesse agissantes pour la gêner & la contraindre, ne doit préparer que trop souvent à celui qui en est malheureusement doué, des habitudes funestes, & qu'il y a presque toujours une différence prodigieuse entre le caractère d'un homme croissant sous l'action puissante, harmonieuse & tranquille de la nature, & le caractère de celui qui n'obéit que d'une manière imparfaite à cette action.

Mais pour opérer, avec quelque profondeur & sur-tout quelque durée, la réforme intéressante dont a parlé Rousseau, ce n'étoit pas assez de faire sentir la nécessité de respecter l'action de la nature sur le développement de nos facultés physiques; il falloit encore faire connoître la manière dont

s'exerce cette action, les moyens de la fortifier, de la diriger même dans quelques circonstances, & d'en varier comme d'en calculer les résultats.

Nous n'appartenons presque plus à la nature. Toutes ces affections, toutes ces passions que la société nous donne; ces préjugés mêmes, ces opinions, ces coutumes auxquelles elle nous asservit; ces loix de toute espèce avec lesquelles en contraignant l'impétuosité de nos penchans, elle les déprave presque toujours; ces arts qui font son ouvrage, & qui portant à l'ame des jouissances trop multipliées, fatiguent, altèrent en mille manières notre sensibilité encore plus qu'ils ne la développent & ne la satisfont; ces tourmens de l'espérance & de la crainte, fléaux ordinaires de tous les hommes qui mènent la vie sociale; ces habitudes ou fausses ou trop profondes, que donnent l'ambition, le chagrin, l'inquiétude long-tems prolongée, la contention d'esprit quelque puisse en être l'objet; cette diversité dans la manière de vivre, selon l'aisance, les besoins, les caprices de chacun, toutes ces choses doivent travailler en mille manières les organisations humaines,

& après un intervalle de tems plus ou moins long les dépouiller en grande partie de leur premier caractère. Parce qu'il y a une relation très-intime entre notre manière d'être morale, & notre manière d'être physique; parce qu'il n'est aucun mouvement dans notre ame, auquel ne corresponde un mouvement dans notre corps, & que l'effet nécessaire du mouvement, comme on le fait, est toujours d'opérer une modification dans les corps; on conçoit qu'il n'est pas possible qu'il existe maintenant une seule organisation qui ne soit plus ou moins altérée; on conçoit que l'enfant qui naît aujourd'hui appartenant à une organisation modifiée depuis plusieurs siècles par les habitudes que donnent les évènements qui se succèdent dans l'ordre ordinaire de la société, doit toujours porter en lui des germes de dépravation plus ou moins considérables.

Ce fera donc, agir avec sagesse, si l'on veut, que de soumettre l'enfant dans le développement de ses facultés, à la simple action de la nature, & de faire en sorte que les actions particulières des individus de son espèce avec lesquels il est en relation, ne troublent pas cette action bienfaisante.

Ainsi

Ainsi on n'ajoutera pas aux vices de sa constitution primitive, les vices accidentels qu'une fausse éducation peut lui donner. Mais cela suffit-il aujourd'hui? la nature n'a pu faire entrer dans son plan toutes les erreurs auxquelles notre volonté mal dirigée dans l'état social a pu donner lieu, & si par l'effet de ces erreurs, nous ne sommes plus même en naissant, ce que nous devons être, la nature est-elle toujours assez puissante pour rétablir le système de nos facultés dans l'ordre qui convient le mieux? Non sans doute; & que faut-il faire alors? ajouter, s'il est possible, une force étrangère à celle de la nature, ou plutôt doubler, s'il est possible, l'énergie de la nature elle-même, & faire en sorte que son action devienne assez pénétrante pour qu'elle puisse s'exercer jusques sur les vices les plus cachés, les plus imperceptibles de l'organisation qui lui est soumise.

Or, si la doctrine du Magnétisme animal est vraie, si l'on connoît en effet les loix d'après lesquelles la nature nous conserve, si on peut disposer une organisation quelconque, de manière à ce qu'elle en ressente plus profondément l'heureuse influence, ne

voit-on pas combien la doctrine du Magnétisme animal peut devenir avantageuse dans le premier développement de l'enfance, dans le mécanisme, si je peux me servir de ce terme, de notre première éducation.

Puisque tous les êtres sont modifiés par l'action réciproque qu'ils exercent entr'eux, puisque le moyen de cette action est un fluide, & que ce fluide acquiert divers caractères de mouvement selon les diverses organisations qu'il traverse, puisque ce fluide opère toutes les sensations & produit tous les développemens : en rassemblant autour de l'organisation d'un enfant, des organisations propres à n'agir sur lui que d'une manière favorable, en augmentant le jeu de ces organisations sur la sienne, en disposant la sienne, plus encore que ne l'a fait la nature, à recevoir l'influence de toutes les organisations avec lesquelles on la fera correspondre, il sera donc possible, quelque altérée qu'elle puisse être, de la délivrer quelquefois absolument, toujours en grande partie, des vices qui la dépravent.

On fait déjà, & indépendamment de la doctrine du Magnétisme animal, que toutes les circonstances physiques ne sont pas les

mêmes pour le développement des facultés d'un enfant. Ce n'est pas la même chose que de faire vivre un enfant à la ville ou à la campagne (10) ; à la campagne même , ce

(10) Voici comment j'exprimois, il y a environ dix ans , dans un Essai sur l'Éducation , que ma mauvaise santé ne me permit pas d'achever alors , & que je me propose de refondre dans un autre Ouvrage , l'influence que la vie champêtre exerce sur nos habitudes morales.

« Nous avons tous un goût naturel pour la vie cham-
» pêtre. Loin du tracas des villes & des jouissances fac-
» tices que leur vaine & tumultueuse société peut offrir ,
» avec quelle satisfaction nous allons y respirer l'air de
» la santé, de la liberté, de la paix.

» Une scène se prépare plus intéressante mille fois
» que toutes celles que l'art invente à grands frais pour
» vous amuser ou vous distraire. Du sommet de la
» montagne qui borne l'horison, l'astre du jour s'élançe
» brillant de tous ses feux. Le silence de la nuit n'est
» encore interrompu que par le chant plaintif & tendre
» du rossignol, ou le zéphir léger qui murmure dans le
» feuillage , ou le bruit confus du ruisseau qui roule
» dans la prairie ses eaux étincelantes. Voyez-vous ces
» collines se dépouiller par degrés du voile de pourpre
» qui les recèle, ces moissons mollement agitées se balan-
» cer au loin sous des nuances incertaines , ces châteaux,
» ces bois , ces chaumières , bisarrement groupés, s'é-
» lever du sein des vapeurs, ou se dessiner en traits
» ondoyans dans le vague azuré des airs. L'homme des

n'est pas la même chose que de l'élever dans un lieu où il n'éprouvera que des impres-

» champs s'éveille. Tandis que sa robuste compagne fait
 » couler dans une urne grossière le lait de vos trou-
 » peaux, le voyez-vous ouvrir gaiement un pénible
 » sillon, ou la ferpe à la main émonder en chantant
 » l'arbusse qui ne produit que pour vous ses fruits fa-
 » voureux; cependant le soleil s'avance dans sa car-
 » rière enflammée; l'ombre, comme une vague im-
 » mense, roule & se précipite vers la gorge solitaire
 » d'où s'échappe les eaux du torrent; le vent fraîchit;
 » l'air s'épure; le peuplier du rivage incline sa tête lu-
 » mineuse; une abondante rosée tombe en perles d'ar-
 » gent sur le velours des fleurs, ou se réfout en étin-
 » celles de feu sur la naissante verdure. Oh!
 » combien votre ame est émue! quelle fraîcheur déli-
 » cieuse pénètre alors vos sens! comme elles sont con-
 » solantes & pures les pensées du matin! comme elles
 » égayent le rêve mélancolique de la vie! en s'aban-
 » donnant à leurs douces erreurs, combien aisément
 » on oublie & les tristes projets de la grandeur, & les
 » vaines jouissances de la gloire, & le mépris du monde
 » & sa froide injustice.

» Nous ne remarquons pas assez l'influence prodi-
 » gieuse que la nature conserve encore sur nos ames,
 » malgré l'étonnante variété de nos goûts & la profonde
 » dépravation de nos penchans. Je ne fais, mais il me
 » semble qu'à la campagne, notre sensibilité devient
 » & moins orgueilleuse & plus vive; que nous y aimons
 » nos amis avec plus de franchise, nos femmes avec

sions vives & profondes , ou dans un lieu où il ne recevra que des impressions foibles & peu déterminées , que de l'élever , par exemple , dans une forêt de chênes ou sous des berceaux de tilleuls , que de l'environner de ces organisations délicates avec

» plus de tendresse , que les jeux de nos enfans nous y
» intéressent davantage , que nous y parlons de nos
» ennemis avec moins d'aigreur , de nos peines avec
» moins d'amertume , de la fortune avec plus d'indif-
» férence. Est-ce en respirant la vapeur embaumée du
» soir , en se promenant à la lueur tranquille & douce
» de l'astre des nuits , qu'on peut ourdir une trame
» perfide ou méditer de tristes vengeances ? Ce berceau
» que vos mains ont planté , où le chevreuil , le
» jasmin & la rose entrelacent leurs tiges odorantes ,
» ne l'avez-vous orné avec tant de soin que pour vous
» y livrer aux rêves pénibles de l'ambition ? Dans cette
» solitude champêtre qu'ont habité vos pères , dans cet
» asyle des mœurs , de la confiance & de la paix , que
» vous importe les vains discours des hommes , & leurs
» lâches intrigues , & leur haine impuissante , & leurs
» promesses trompeuses ? Quelle impression peut en-
» core faire sur votre ame le récit importun de leurs
» erreurs & de leurs crimes ? Au déclin d'un jour ora-
» geux , ainsi gronde la foudre dans le nuage flottant
» sur les bords enflammés de l'horison : ainsi retentit
» le torrent qui ravage au loin une terre agreste &
» sauvage. »

lesquelles la nature compose tous les effets gracieux qu'elle offre à nos regards, ou de ces organisations austères sur lesquelles elle semble avoir empreint tout le caractère de sa force & de sa majesté. Celui qui n'a respiré que le parfum des fleurs, & pour lequel on n'a choisi parmi les êtres organisés qui peuplent les champs, que des êtres dont les formes sont douces, n'aura certainement ni la même constitution physique ni les mêmes facultés morales, que celui qui n'a jamais respiré que l'odeur agreste des bois, & qui ne s'est mis en relation qu'avec des êtres qui ne se développent que sous des formes fières & hardies.

De telles idées ne sont plus combattues aujourd'hui. On reconnoît la vérité des effets dont je parle, quoiqu'on n'ait pas su jusqu'à présent trouver la cause qui les produit ; mais maintenant qu'on a trouvé cette cause, & qu'on peut en augmenter l'énergie, conçoit-on jusqu'où le mécanisme de l'éducation peut être porté ? D'après la nouvelle théorie des sensations, dont j'ai laissé entrevoir quelques principes, & que j'ai montré comme dépendante de la théorie du monde & de l'action générale de tous les êtres entre

eux , conçoit-on jusqu'à quel point , par exemple , en rectifiant l'organisation d'un enfant , on peut déterminer ses habitudes ? jusqu'à quel point , si on l'environne d'organisations propres à porter à la sienne , selon qu'il en est besoin , des sensations douces ou fortes , tumultueuses ou tranquilles , on peut modifier son caractère , diriger ses penchans , déterminer même les opérations de son esprit , & préparer de loin les idées dont il doit s'occuper un jour ?

Je touche , je le sens , à des conséquences singulières ; mais je ne vois pas trop qu'il soit facile de m'en contester la vérité. Dès que vous avez admis l'existence de ce fluide avec lequel la nature distribue tous les mouvemens , toutes les impressions , toutes les sensations ; dès que vous reconnoissez que ce fluide est modifié différemment selon les organisations qui le reçoivent , il faut bien nécessairement qu'il agisse , suivant ces différentes modifications ; & si l'on peut accroître son action ordinaire , il faut bien qu'on en obtienne dans l'éducation physique de l'homme tous les résultats que je lui attribue.

Ainsi l'homme en naissant , & dans la première période de sa durée , devra aux

nouveaux principes annoncés par M. Mesmer un développement plus heureux que celui qui, dans l'ordre actuel de la société, & même dans l'ordre de la nature, lui est ordinairement préparé. Mais dans le cours de sa vie, l'homme n'a-t-il pas à espérer encore de la doctrine de M. Mesmer d'autres avantages ?

16.

Je ne dirai rien ici de la réforme que cette doctrine doit opérer dans l'art de guérir. On sent, & je n'ai pas besoin de le prouver, combien une telle réforme sera salutaire, & quel bien en tout genre elle doit produire.

En faisant connoître la manière dont il doit se préserver des maux auxquels il est exposé.

Mais il est un art bien plus important que celui de guérir ; c'est celui de préserver.

En Médecine, l'art de préserver est à l'art de guérir ce qu'en législation l'art de prévenir les crimes est à l'art si facile de les punir ; & malheureusement en législation l'art de prévenir les crimes, & en Médecine l'art de préserver ont été jusqu'ici deux arts à peu près ignorés.

La Médecine & la Législation, telles qu'elles existent maintenant, se ressemblent : toutes deux paroissent n'avoir pour objet que d'appaiser des symptômes ; mais trou-

ver pourquoi l'homme est malade ou méchant , dans un meilleur ordre de choses le détourner des causes qui produisent en lui le vice ou la douleur , c'est-là ce qu'elles font loin encore de pouvoir faire.

En Législation , on a bien quelquefois tenté de déterminer les principes de l'art de prévenir les crimes ; & si c'en étoit ici le lieu , il me semble que je dirois pourquoi les efforts qu'on a faits dans ce genre ont toujours été malheureux (11).

En Médecine , on n'a pas même essayé de déterminer les principes de l'art de préserver (12).

(11) J'ai laissé entrevoir quelques-unes de mes idées sur cet objet , dans un Discours *sur l'humanité des Juges dans l'administration de la Justice criminelle* , Ouvrage de ma première jeunesse , qui se trouve sans nom d'Auteur , dans un Recueil imprimé de M. Brissot de Varville , intitulé : *Bibliothèque du Législateur*.

(12) Il ne faut pas confondre l'art de préserver dont je parle ici avec cette partie de la Médecine ordinaire appelée Hygiène , qui consiste en maximes sur la tempérance , & en recettes pour se bien porter , maximes & recettes , qui , par cela seulement qu'elles sont générales , demeurent presque toujours sans une application utile , parmi cette prodigieuse variété d'organisations , sur lesquelles on les essaye. Il y a telle

Cependant jetez les yeux sur la société ; telle qu'elle existe aujourd'hui ; écartez cet appareil , ce tumulte de jouissances qui vous trompe sur nos misères ; pénétrez dans l'intérieur des familles , & voyez presque dans toutes les familles le spectacle de la souffrance prolongée ; voyez les mal-aises , pires cent fois que les grands maux , les mal-aises qui tourmentent long-tems la vie avant que de la détruire , qui n'ôtent à la douleur tout ce qui abbat , tout ce qui terrasse , si je peux parler ainsi , que pour mieux lui laisser tout ce qui inquiète , tout ce qui aigrit , tout ce qui désole , voyez-les se répandre comme une contagion funeste dans toutes les classes de la société ; voyez dans le peuple ces organisations contraintes , mal développées , se traîner en foule entre la peine & la pauvreté , jusqu'au terme de leur carrière déplorable ; par-tout voyez l'espèce humaine dépouillée de ces formes souples & faciles que lui avoient données la nature ,

organisation qui d'un instant à l'autre ne veut pas être physiquement gouvernée de la même manière
 Quel régime , par exemple , pouvoit convenir à l'organisation d'Alexandre ?

s'éteindre & se renouveler autour de vous dans des générations affoiblies.

A de tels effets , reconnoissez l'influence de ces maladies chroniques si communes aujourd'hui , & sur lesquelles votre Médecine a si peu d'empire , de ces maladies désastreuses comme le tems qui altère soudainement les principes de tous les êtres & les dévore avec lenteur ; cherchez ensuite d'où naissent de telles maladies ; voyez-les résulter toutes de ces dérangemens peu remarqués , même par ceux qui les éprouvent , de ces troubles intérieurs , de ces affections pénibles , que tant de causes ou physiques ou morales produisent chaque jour dans notre organisation ; & puis songez que dans l'état de choses où vous vivez , heurté , pressé en tant de façons différentes par tout ce qui vous environne , chaque instant , pour ainsi dire , vous apporte une modification nouvelle ; & que parmi ces modifications il en est malheureusement bien peu qui ne puissent vous nuire : alors si vous avez mesuré sur vos habitudes , sur vos jouissances , sur tout votre être , sur toute votre destinée , l'action de tant de fléaux auxquels votre existence dans la société vous expose , appré-

ciez, si vous le pouvez, les avantages qui doivent résulter pour l'humanité entière de cet art de préserver dont je parle, & dont je voudrois bien que vous entrevissiez comme moi toute l'importance.

Or maintenant il existe cet art de préserver; car il ne peut être autre chose que la nature agissante par les loix qui nous conservent; & puisque nous connoissons ces loix; puisqu'au besoin nous savons en accroître l'énergie, on voit bien que désormais à côté du mal qui commence, il est impossible que nous ne trouvions pas l'art qui préserve.

Ne croyez pas néanmoins, & je me hâte de prévenir une conséquence outrée, ne croyez pas que cet art qui préserve vous garantisse absolument de tous les maux dont vous pouvez être la proie. Tout ce qui affecte d'une manière imprévue & en même tems très-profonde notre organisation; ces pertes inattendues qui laissent des souvenirs longs & pleins d'amertume; ces événemens douloureux qui opèrent une révolution entière dans le système de nos habitudes; tout ce qui imprime à l'ame un caractère de tristesse, qu'elle se plaît à nourrir; de tels maux

n'ont souvent point de remède ; mais en général, & je ne veux rien dire de plus, combien la somme de nos maux ne sera-t-elle pas diminuée ? Combien ceux que nous ne pouvons éviter ne seront-ils pas adoucis ? En apprenant comment nous appartenons à la nature, comment au besoin on peut en rendre l'influence plus active, au moins nous saurons nous tenir plus près d'elle, & beaucoup d'impressions qui nous trouvent trop sensibles aujourd'hui, ou demeureront sans effet, ou cesseront de nous être funestes ? & sous ce point de vue l'art de préserver deviendra pour nous un art consolateur, une portion de cette philosophie familière qu'il faut bien que chacun se fasse au milieu des peines de la vie, philosophie qui malheureusement n'a consisté jusqu'ici qu'en maximes trop souvent impuissantes contre notre misère, mais qui émanant enfin de la nature, & nous en apportant toutes les ressources, pourra contribuer, d'une manière efficace, ou à notre bonheur ou à notre repos.

Voilà le bien que produira la doctrine de M. Mesmer, considérée dans ses rapports avec l'homme individuel. Voici maintenant

17.

Sur l'homme considéré dans l'état de société.

le bien qu'elle doit produire, considérée dans ses rapports avec l'homme vivant au sein de la société.

On a beaucoup dit que la doctrine de M. Mesmer détruit les mœurs, & on est allé jusqu'à prétendre que lors même qu'elle seroit vraie, il faudroit la proscrire. Ceux qui ont ainsi parlé ont bien mal défendu la cause des mœurs; car enfin il n'y a pas deux vérités contradictoires dans la nature, & si le Magnétisme animal détruit les mœurs, & si néanmoins il est une vérité, & de toutes les vérités physiques, la plus importante à notre conservation, il faut donc que les mœurs soient fausses, qu'elles ne conviennent pas à notre conservation; & , comme on ne doit pas faire le sacrifice de la vérité à l'erreur, & sur-tout à une erreur qui nous nuit, il est donc utile de les détruire.

18. Laissons-là tous ces vains raisonnemens ;

En influant
sur
ses mœurs.

définissons d'abord ce qu'il faut entendre par mœurs, & puis voyons quelle doit être sur les mœurs l'influence de la doctrine de M. Mesmer, jusqu'à présent appréciée avec une pré-

19. vention si cruelle.

Des mœurs,
ce que c'est.

Les mœurs en général résultent des rap-

ports des hommes entre eux (13). Il n'y a point de mœurs pour l'homme qui est seul. Elles commencent avec la société, & se composent de celles de nos affections & de nos habitudes, qui ont nos semblables pour terme & pour objet.

Les mœurs sont dans la nature comme une conséquence de cette loi universelle qui fait que tous les êtres se modifient les uns & les autres par une action réciproque, de cette loi qui, en raison de l'analogie plus ou moins grande de leur organisation, les destine plus ou moins aux mêmes impressions, aux mêmes habitudes.

Supposez que la nature nous eût donné des organisations sans aucune analogie entre elles, & qui se feroient mutuellement repoussées, vous ne concevriez pas comment, sous l'empire des mêmes loix, nous aurions obéi aux mêmes habitudes, & l'existence

(13) Il y a cette différence entre les mœurs & la morale, que les mœurs sont le système ou l'ensemble de nos habitudes, & la morale la règle de nos habitudes; la morale ne varie jamais, il est de son essence d'être immuable; les mœurs varient; elles se perfectionnent ou se dépravent selon qu'elles s'approchent ou s'éloignent de la morale.

des mœurs, comme de la société qui les fait naître, vous paroîtroit impossible.

Les mœurs commencent dans la famille. Les rapports qui existent entre l'organisation d'une mère & celle de son enfant préparent les premières affections & déterminent les premières mœurs.

Les mœurs s'accroissent dans la société. Les rapports qui se développent entre l'organisation de l'homme & celle de ses semblables, ajoutent à ses premières affections, & étendent la sphère de ses premières mœurs.

Les mœurs sont bonnes quand les rapports des hommes entre eux sont tellement ordonnés, que les affections & les habitudes que ces rapports font naître, rendent l'union des hommes plus intime, & les accoutument à ne pas séparer leur avantage de l'avantage de tous.

Les mœurs sont mauvaises quand les rapports des hommes entre eux sont tellement ordonnés, que les hommes n'ont pas les affections & les habitudes qui doivent les unir, & que l'avantage de chacun ne produit pas l'avantage de tous.

A côté des bonnes mœurs sont les bonnes opinions,

opinions , c'est - à - dire les opinions qui portent les hommes à s'aimer entre eux.

A côté des mauvaises mœurs sont les mauvaises opinions, c'est-à-dire les opinions qui portent les hommes à user des hommes sans les aimer.

Ainsi que les mœurs sont dans la nature , les bonnes mœurs sont dans la nature bien ordonnée ; & cela non pas simplement , comme on le croit, parce qu'elles rendent les hommes meilleurs , mais parce qu'elles contribuent physiquement à leur mutuelle conservation.

Tout ce qui arrête le développement d'un individu lui nuit. Tout ce qui opère ce développement lui est avantageux. Un homme qui n'éprouve que le sentiment de la haine , de l'orgueil , de la défiance , de la crainte , met involontairement son organisation dans un état de contrainte & il souffre ; un homme dont l'ame est ouverte aux sentimens de l'amour , de l'amitié , qui connoît la confiance , & que la crainte de ses semblables n'a pas encore tourmenté , favorise le jeu de son organisation & il jouit.

De plus une organisation contrainte n'envoie aux organisations avec lesquelles elle

correspond que des sensations pénibles. Une organisation développée n'envoie aux organisations qui réagissent sur elle que des sensations douces, bienfaisantes. Avec toutes les passions, toutes les habitudes que donnent les mauvaises mœurs, l'homme ne se conserve donc pas, il ne conserve donc pas ses semblables, comme avec les habitudes & les affections que les bonnes mœurs font naître. Il est donc vrai, comme je l'ai dit quelque part, que la pensée du méchant est un obstacle à l'action conservatrice de la nature (14).

Puisque les passions & les habitudes avec lesquelles les mauvaises mœurs se composent n'agissent pas sur notre organisation de la même manière que les affections & les habitudes avec lesquelles se composent les bonnes mœurs, il existera donc avec le tems une différence physique entre deux individus, entre deux peuples qui n'obéiront pas aux mêmes mœurs. Pour l'observateur le moins attentif, certainement ces deux peuples, ces deux individus, n'auront pas la même physionomie, & l'on fait que notre

(14) Dans un Discours prononcé dans une Assemblée de la Société de l'Harmonie de Paris.

physiologie, en accusant ou en révélant le secret de notre caractère, accuse ou révèle aussi le secret de notre organisation.

Notre sensibilité n'a qu'une certaine mesure ; ou elle se concentre dans un petit nombre d'objets, & alors elle produit les habitudes, les affections durables & nous avons des mœurs profondes ; ou elle s'étend sur un grand nombre d'objets, & alors elle produit les goûts frivoles & les habitudes faciles à détruire, & nous avons des mœurs légères.

Il y a une époque dans les progrès de la civilisation, où nos mœurs perdent nécessairement de leur force. C'est celle où nos arts trop multipliés ont trop accru nos jouissances ; alors notre sensibilité est trop partagée & devient trop incertaine entre les impressions qu'elle éprouve, pour qu'aucune prédomine avec quelque durée.

Les mœurs légères sont mauvaises ; car elles rendent l'homme indifférent à l'homme : elles le sont encore, parce qu'à l'époque où elles envahissent la société, il n'est pas aisé à l'homme d'être bon : à cette époque les arts ont rendu les besoins plus nombreux ; s'il y a plus de jouissances, il y a donc aussi

20.

Comment
elles se dépra-
vent.

plus de privations ; & comme tous veulent jouir , vivre devient un art difficile , que nous ne pouvons presque plus exercer sans nuire à ceux qui vivent avec nous.

Les mœurs ne deviennent pas toujours mauvaises de la même manière.

Chez un peuple auquel la législation n'a pas imprimé un grand caractère , & qu'elle n'a pas destiné au mouvement des grandes passions , les mœurs deviennent mauvaises , plus en s'affoiblissant qu'en se corrompant.

Chez un peuple qui doit à sa législation un caractère fortement déterminé , & qui connoît les mouvemens orageux des passions , les mœurs deviennent mauvaises , plus en se corrompant qu'en s'affoiblissant.

Chez le premier , les affections & les habitudes qui composent les mœurs s'effacent ; chez le second , elles se dépravent.

Les mœurs sont le ciment de l'édifice politique. Avec les loix on élève l'édifice ; avec les mœurs on en lie tous les matériaux. Quand le ciment est mauvais , l'édifice a peu de solidité ; cependant il ne croule pas toujours , il se soutient par sa masse , ou parce que les autres édifices politiques qui pourroient le heurter sont peu solides comme lui.

Il y a dans les mœurs une chose qu'on n'a pas remarquée, & qui fait qu'elles existent parce qu'elles ont existé, & qu'il est comme impossible de les réformer quand elles sont une fois corrompues. C'est cette action constante des organisations humaines les unes sur les autres qui les dispose comme involontairement aux mêmes habitudes.

Pour nous donner d'autres mœurs que celles de la société à laquelle nous appartenons, il faut, pour ainsi dire, nous défendre de toutes les sensations que nous apportent les organisations qui agissent sur la nôtre.

Pour donner à une société d'autres mœurs que celles qu'elle a, il faut, pour ainsi dire, changer tout le système de correspondance des organisations qui la composent.

Dans ces deux circonstances, on voit bien que c'est la nature elle-même qu'il faut combattre, & la nature qui agit avec tout le mouvement de sa puissance.

Voilà, sans doute, pourquoi dans Rome, quand les mœurs ont penché vers leur ruine, la législation & la philosophie ont fait d'inutiles efforts pour rendre leur chute moins prochaine; voilà pourquoi, à cette époque

21.

Difficulté de rétablir les mœurs quand elles sont dépravées.

fameuse dans l'histoire des nations , pour donner à l'homme d'autres mœurs il a fallu une religion nouvelle , c'est-à-dire , une opinion puissante , qui l'affectant profondément , modifiât son être tout entier , & changeât tout le système de ses habitudes (15).

Réformer les mœurs , ce n'est pas seulement réformer des habitudes morales , c'est aussi réformer les habitudes physiques dont les habitudes morales sont toujours enveloppées : & parce que des habitudes physiques se fortifient mutuellement parmi des hommes rassemblés , on voit bien qu'une révolution dans les mœurs ne peut jamais être le résultat d'un événement ou d'une opinion ordinaire.

22.

Je voudrais parler de nos mœurs.

De nos
mœurs ; ce
qu'elles font.

J'ai vu l'égoïsme né de l'abus des jouissances & du désir immodéré de jouir , nous rapprocher sans nous unir. Je l'ai vu nous foulant dans les routes de l'avarice & de

(15) Le mot opinion convient à la vérité comme à l'erreur. Une vérité qui n'a pas acquis la force de l'opinion , est une vérité stérile qui éclaire peu , qui n'échauffe pas , & n'influe en rien sur le mouvement de la Société. . . .

l'ambition , nous froisser les uns contre les autres , & briser tous nos liens & nous meurtrir avec nos liens.

A côté d'un petit nombre d'hommes qui vivent , c'est-à-dire , qui ont des besoins & qui les satisfont , j'ai vu beaucoup d'hommes qui se tourmentent pour vivre , c'est-à-dire , qui ont des besoins qu'ils s'efforcent vainement de satisfaire.

Dans un ordre de choses si convulsif, j'ai vainement cherché quelque place pour la confiance, pour l'amitié, pour les souvenirs attachans, pour les sentimens tendres & profonds, pour les affections durables, pour toutes ces opinions qui viennent du cœur, & qui font que l'homme vit en paix à côté de l'homme, & que les destinées de plusieurs se confondent doucement dans une seule destinée.

J'ai jeté les yeux autour de moi, & j'ai vu l'envie, l'envie, cette passion si féconde, si universelle & si triste, qu'on trouveroit plus ou moins agissante dans tous les cœurs si on pouvoit les ouvrir.

J'ai jeté les yeux autour de moi, & j'ai vu quelques vertus générales, résultat de l'esprit qui combine, plus que du cœur qui

s'abandonne, remplacer cette multitude de vertus particulières qu'enfante la pitié, la pitié toujours inquiète, toujours active, la pitié qui ne calcule rien pour le soulagement de l'espèce humaine, mais qui se tourmente auprès de l'homme malheureux, qui souffre à côté de la douleur, & qui ne s'appaise que lorsqu'elle est apaisée.

J'ai jeté les yeux autour de moi, &, semblable à un de ces végétaux imposteurs qui couvre d'une ombre meurtrière un sol empoisonné, j'ai vu la philosophie (16) qui se montre toujours dans le déclin des mœurs & des Empires, étouffer sous son ombre froide & mortelle, parmi quelques erreurs funestes, une foule de préjugés utiles (17),

(16) Je ne parle ici que de cette Philosophie qui fait secte, qui dégénère en esprit de parti, &c. . . . & non pas de cette Philosophie solitaire qui a fait vivre Descartes dans la retraite, qui a préparé les méditations & les découvertes des Pascal, des Newton, des Mallebranche, des Leibnitz, des Loke, des Buffon, des Rousseau.

(17) En rassemblant autrefois les matériaux d'un grand Ouvrage sur la Législation & les Mœurs, j'ai traité cette question : *faut-il des préjugés au peuple, & quels sont, dans toutes les circonstances données, les préjugés qui lui conviennent?* C'est-là, selon moi,

tous ces préjugés avec lesquels le peuple assure ses mœurs & qui lui conservent les affections qui le rendent bon , & les vertus dont il a besoin pour se consoler dans sa misère.

Ainsi , nous n'avons plus de mœurs.

Parce que les événemens & les opinions qui affectent à-la-fois toutes les parties de notre être & opèrent ainsi de grandes révolutions dans les mœurs , ne se reproduisent pas tous les jours , il seroit bon d'examiner si on ne modifie pas les mœurs d'une manière plus puissante en agissant sur nos habitudes physiques, qu'en agissant sur nos habitudes morales.

Je ne sçais , mais il me semble qu'on ne peut guères agir sur nos habitudes morales sans heurter cet amour propre si superbe qui se place à côté de nos vices , comme à côté de nos vertus , pour en assurer la durée. En agissant sur nos habitudes physiques au contraire , on n'a pas un tel inconvénient à craindre ; on n'intéresse alors que l'instinct de notre conservation , & cet inf-

23.

Possibilité de rétablir les mœurs en agissant sur leurs principes physiques.

une des plus grandes questions de la morale politique, & l'une de celle qu'à cause de ses nombreuses conséquences , il est le moins facile de résoudre.

tiné même corrompu veut bien plus facilement ce qui est bon , que l'amour propre une fois dépravé ne veut ce qui est honnête. Observez que chez les anciens qui avoient une énergie de mœurs si prodigieuse , presque toutes les institutions avec lesquelles on formoit les hommes étoient physiques ; ils regardoient l'amour propre comme une puissance qu'il ne faut pas avertir de ses forces , & se contentant , pour ainsi dire , de préparer à l'ame un domaine facile à gouverner , ils croyoient avoir beaucoup fait pour les mœurs quand ils avoient développé les corps de manière à ne leur faire contracter que des habitudes saines & avouées par la nature (18).

: Maintenant :

24.
De la doctrine de M.

S'il existoit une doctrine qui nous apprît quelle est en général l'action de la nature

(18) Je pense en général que lorsqu'on cherche à rendre l'homme meilleur , & par conséquent plus heureux , il ne faut pas agir immédiatement sur sa volonté. La volonté est un maître qui veut choisir , qu'il faut simplement environner de telle sorte qu'il choisisse toujours bien , & qui n'est plus qu'un esclave corrompu dès qu'il est privé de sa liberté ; cette vérité si simple est très-importante en Législation.

sur l'homme ; comment cette action , ou suspendue , ou troublée , produit tous les maux qui l'affligent ; comment ainsi que je l'ai prouvé , en augmentant , en variant cette action dans le premier âge , on peut délivrer l'organisation d'un enfant des vices qui la dépravent ; cette doctrine seroit donc utile aux mœurs : car elle influeroit de la manière la plus avantageuse sur le premier développement de l'homme , elle ramèneroit à ses vrais principes physiques tout le système de notre éducation , & qui peut mesurer tout le bien qu'on seroit avec un système d'éducation , délivré seulement de toutes les erreurs physiques dont nos systèmes en ce genre sont encore infectés ?

Mesmer par rapport aux mœurs ; comment elle peut contribuer à leur rétablissement.

S'il existoit une doctrine qui nous apprît que tous les êtres s'affectent entre eux , & comment ils s'affectent entre eux ; qui nous dît quel est le produit de ces affections mutuelles parmi des hommes assemblés ; qui nous montrât les impressions , les sensations , les habitudes avec lesquelles se composent les mœurs , résultantes de ces affections comme de leur cause ; cette doctrine seroit donc encore utile aux mœurs : car on a beaucoup fait pour les mœurs quand on

a trouvé pourquoi l'homme devient méchant & malheureux, on fait alors comment il peut cesser de l'être.

S'il existoit une doctrine qui nous apprît que la nature nous a donné la faculté d'exercer sur tous les êtres qui co-existent avec nous un pouvoir conservateur, qui nous enseignât comment, suivant les circonstances, on peut rendre ce pouvoir plus actif; cette doctrine seroit donc encore utile aux mœurs: car on devient bon sur-tout par le bien qu'on fait, & c'est un grand moyen pour rendre les hommes meilleurs, que de leur donner un grand pouvoir de bienfaisance physique à exercer sur leurs semblables, un pouvoir qui n'éveille l'amour propre ni de celui qui l'emploie, ni de celui qui l'éprouve.

S'il existoit une doctrine qui nous apprît que ce pouvoir de conserver qui nous a été donné, est tel qu'il ne peut être mis en œuvre sans rappeler à l'ordre institué par la nature, l'organisation sur laquelle il est employé; s'il nous étoit démontré qu'il est de l'essence de ce pouvoir de nous rendre plus sensibles à cet ordre; cette doctrine seroit donc encore utile aux mœurs: car on a vu que toutes les affections, toutes les ha-

bitudes qui font les bonnes mœurs sont dans la nature bien ordonnée, dans la nature qui conserve. Soumettre l'homme à la nature qui conserve, & je voudrois bien qu'on remarquât cette vérité, c'est donc le préparer à toutes les affections, à toutes les habitudes dont il faut que ses mœurs se composent.

Et si la doctrine dont je parle étoit quelque jour universellement pratiquée; si, acquérant la force des grandes opinions, elle replaçoit par-tout l'homme sous l'empire des loix conservatrices de l'univers; si, mise au nombre de nos institutions domestiques, elle ordonnoit par-tout nos premières affections, nos premières & nos plus puissantes habitudes; si, mêlée aux institutions publiques, par-tout elle ordonnoit les rapports des hommes entre eux, & préparoit les opinions & les loix qui doivent les gouverner.

Avez-vous vu dans une campagne fertile des moissons balancées par le souffle de ce vent si foible & si doux qui se lève avec l'astre du jour; les épis s'approchent & ne se froissent pas: ainsi seroient les hommes obéissans au mouvement des mœurs qu'auroit formées la nature.

25.

Des beaux Arts ; ce que c'est ; de quelles sensations ils se composent, & de leurs principes physiques.

Je vais plus loin : j'ai parlé des arts & j'ai dit que, parvenus au dernier période de leurs progrès, ils corrompent les mœurs ; je voudrois examiner si dans les arts qui appartiennent de plus près aux mœurs, dans les beaux arts par exemple, la doctrine, dont je fais remarquer ici l'influence, ne pourroit pas opérer une réforme utile.

L'objet des beaux-arts, en général, est de porter à notre ame des sensations qui l'émeuvent & qui lui plaisent : ils ont donc un rapport nécessaire avec l'économie particulière de l'homme, & on ne peut en déterminer les principes avec quelque certitude, qu'autant que les loix auxquelles notre économie particulière est soumise seront bien connues.

Il y a dans l'économie particulière de l'homme une manière d'être qui est celle de l'espèce & qui se retrouve dans tous les individus qui la composent. Il doit donc aussi se trouver dans les beaux-arts des principes généraux pour émouvoir & pour plaire, qui résultent de la manière d'être de l'espèce & qui sont invariables comme elle.

L'économie particulière de l'homme peut être plus ou moins altérée ; ce qui plaît, ce qui convient à une organisation

altérée, n'est pas ce qui plaît, ce qui convient à une organisation saine. A côté des principes généraux des beaux-arts, il y a donc des principes particuliers qui varient comme les organisations sur lesquelles il s'agit de produire un effet ; les mêmes sons n'affecteront pas de la même manière une oreille grossière & une oreille délicate.

On a vu que tout ce qui contribue au développement de notre organisation nous conserve, que tout ce qui contrarie ce développement nous détruit. Il pourroit donc y avoir dans les arts des sensations, des émotions qui tendroient à nous conserver ; il pourroit donc y en avoir qui tendroient à nous détruire ; telle combinaison de sons trop prolongée suspend le jeu de notre organisation & nous fait du mal, telle autre augmente le jeu de notre organisation & nous fait du bien.

Si notre organisation est altérée, au point qu'elle ne puisse plus être affectée, que par des sensations heurtées, des émotions violentes, les arts ne se composeront que pour lui porter des sensations, des émotions de ce genre, & ils ne feront pas conserva-

teurs , car de telles sensations , de telles émotions ne conservent pas.

Si notre organisation est assez saine , pour que des sensations harmonieuses & douces fussent pour l'affecter , les arts se composeront pour lui porter des sensations harmonieuses & douces , & ils seront conservateurs , car de telles sensations , de telles émotions en nous développant nous conservent.

Les arts , quand ils ne nous conservent pas , altèrent encore davantage notre organisation , à peu-près comme les liqueurs fortes dépravent davantage l'estomac débile auquel on en a fait contracter l'habitude.

26. Les arts , quand ils nous conservent , ont une bonté morale ; car on a vu que toutes les sensations , toutes les émotions qui nous font un bien physique , sont aussi celles avec lesquelles se composent les bonnes mœurs.

De la bonté
morale des
Arts.

Les arts , quand ils ne nous conservent pas , sont moralement mauvais , car on a vu que toutes les sensations , toutes les émotions qui nous font un mal physique , sont aussi celles avec lesquelles se composent les mauvaises mœurs.

Le beau & le bon dans les arts, font la même chose ; le beau n'est que le bon considéré d'une manière spéculative.

Si j'écrivois sur la législation qui a pour objet la conservation & le bien-être des individus existans en société, je considérerois les arts comme distribuant des sensations bienfaisantes ou malfaisantes ; d'après cette idée, je rechercherois quand ils peuvent nuire, & jusqu'où ils peuvent nuire ; je verrois si dans les arts il n'y a pas un point de civilisation au-delà duquel ils sont nécessairement dangereux ; je mesurerois le danger des arts d'après leurs effets sur l'organisation physique des hommes ; j'essayerois de dire comment il est possible de modérer le mouvement des arts, & jusqu'à quel point on peut augmenter ou changer leur moralité, en leur faisant produire les sensations qui nous rendent ou moins méchans ou meilleurs (19).

Si j'écrivois spécialement sur l'éducation, je ferois remarquer une grande erreur, je ferois remarquer qu'en instruisant un en-

(19) Je parlerai quelque jour de toutes ces choses avec plus de détail.

fant dans nos arts, c'est presque toujours notre sensibilité que nous lui donnons, & non pas la sienne que nous cherchons à développer. La musique que nous enseignons à un enfant, par exemple, est notre musique, celle qu'il faut à nos organes peut-être singulièrement altérés; mais est-ce la musique, qui d'après sa constitution physique, doit lui plaire? Est-ce celle qui doit contribuer à la réforme de cette constitution physique, si elle est mauvaise? Est-ce celle qui ne doit porter à son oreille que des sons conservateurs? La manière seulement dont nous combinons les sons pour leur faire produire des effets caractérisés, fut-elle dans la nature, est-elle toujours dans la nature du premier âge, où toutes les émotions pour ne pas nuire, doivent être simples & douces? Et parce que nous n'avons jamais considéré les arts, comme pouvant influer en bien ou en mal sur notre existence physique, entre les sensations qu'ils peuvent produire, n'avons-nous pas trop peu remarqué, qu'il en est beaucoup, qui inconsidérément excitées, doivent altérer dans l'enfant la justesse de son organisation, & troubler ou contraindre le développement de ses habitudes.

Mais parler de toutes ces choses, d'après les idées qui s'amassent en foule dans ma tête, ce seroit faire un ouvrage dans un autre ouvrage. Seulement ici je veux qu'on observe que si les beaux arts uniquement destinés à augmenter la somme de nos jouissances, ont à cause de cela, un rapport immédiat avec notre existence physique, c'est des loix conservatrices de l'homme qu'il faut en faire résulter les véritables principes, qu'il n'y a de bon dans les arts, que ce qui s'accorde avec ces loix, que tout ce qui les heurte est nécessairement mauvais; je veux qu'on observe, que si toutes les affections, toutes les habitudes, qui font les mœurs douces & pures, sont aussi celles qui conviennent à notre conservation, les beaux arts rappelés à leurs principes, peuvent aussi devenir les amis des mœurs; & de cette double observation, je veux que l'on conclue qu'une doctrine qui nous fait connoître les loix conservatrices de l'homme, ne peut influer que d'une manière avantageuse sur les arts comme sur les mœurs, soit que l'on considère les arts en eux-mêmes, soit qu'on les considère dans leur rapport avec les mœurs.

27.

Influence de
la doctrine
de M. Mes-
mer sur la
bonté morale
des Arts.

La doctrine de M. Mesmer qui nous apprend quelles sont les loix qui nous conservent, & quel usage il faut faire de ces loix, ne peut donc jamais devenir une doctrine dangereuse. Pour l'homme en société comme pour l'homme individuel, il ne faut donc en attendre que des effets utiles, & aucunes des conséquences fâcheuses qu'on s'est efforcé d'en faire résulter, ne se mêleront aux avantages qu'elle doit produire.

28.

Je mesure de l'œil maintenant la carrière que je viens de parcourir; on n'a pas dû me voir sans un étrange étonnement, avec une seule idée & d'après une seule loi, organiser le système du monde, déterminer les loix conservatrices de tous les êtres, trouver spécialement pour l'homme, les rapports de son économie particulière avec l'économie universelle, créer la théorie de ses sensations, expliquer tous les phénomènes qui résultent de sa co-existence, soit avec ses semblables, soit avec les autres êtres organisés; de-là, l'observant d'une manière plus intime, découvrir les principes physiques de son éducation, enseigner l'art de rendre sa destinée moins malheureuse, en lui fai-

Vue générale sur la théorie du monde, de l'homme, des mœurs & des Arts.

fant éviter, ou en adoucissant les maux auxquels il peut être exposé; puis descendant jusques dans le sein des mœurs & des arts, prendre dans les mœurs & dans les arts, tous les élémens physiques qui peuvent s'y trouver; faire remarquer comment sous ce point de vue, ils appartiennent encore à cette idée, à cette loi avec laquelle tout a été fait, & avec cette seule idée, & cette seule loi, montrer la possibilité d'une révolution dans les arts & dans les mœurs.

Et cependant ce n'est qu'ainsi que tout doit se développer & s'enchaîner dans l'univers. Une seule idée puissante comme l'Éternel dont elle émane, est descendue dans la nuit du chaos; elle a reposé sur les germes innombrables dans lesquels dormoit la vie de tous les êtres successivement destinés à l'existence, & le mouvement a commencé: & obéissant à une loi unique, le mouvement a tout ordonné pour une grande & profonde harmonie; & toutes les combinaisons des êtres sont venues se perdre & se renouveler dans une seule combinaison; & toutes les variétés des êtres sont venues se confondre & se reproduire dans l'uniformité de l'ordre général; & tout ce qui ap-

partient au développement des êtres & à leur conservation, tous les phénomènes qu'ils offrent dans le cours plus ou moins long de leur durée, a été le résultat d'une seule cause, & va se terminer constamment à un seul effet; & l'univers vivant par le mouvement, contenant toutes les successions, toutes les reproductions, comme des accidens nécessaires de son existence, développant dans son sein, la destinée de l'insecte & la destinée des mondes, s'est avancé, paisible comme Dieu, dans la route de l'éternité.

§. III.

29.

Que le Magnétisme animal peut être démontré physiquement, & de quelle manière il peut être démontré.

J'ai peu de choses à dire dans cette troisième partie. Je crois qu'il n'est guères possible de me contester à présent l'existence & l'utilité du Magnétisme animal; mais peut-on démontrer physiquement cette existence & cette utilité, & de quel genre de preuves physiques le Magnétisme animal est-il susceptible?

Il faut se rappeler que j'ai nommé Magnétisme universel, cette influence réciproque qui résulte de l'action ou de la gravitation de tous les êtres entre eux, influence

plus ou moins considérable en raison de la masse des êtres, de leurs distances & de leur analogie.

Il ne faut pas perdre de vue que le Magnétisme universel s'exerce au moyen d'un milieu ou d'un fluide dans lequel tous les êtres sont plongés, & qui transmet de l'un à l'autre l'action mutuelle qui les modifie.

Enfin, il faut se rappeler que ce que j'ai nommé Magnétisme animal, est cette propriété qui rend les êtres animés susceptibles du Magnétisme universel, ou de l'influence réciproque de tous les êtres entre eux.

Cela posé :

L'influence d'un être est plus ou moins étendue, selon que cet être détermine des mouvemens plus ou moins généraux dans le fluide universel dont il est environné.

Ainsi dans notre système, le soleil a une influence plus étendue que les planètes, parce que les mouvemens que le soleil imprime au fluide universel dans notre système, sont plus généraux que ceux qu'y impriment les planètes.

L'influence d'un être est plus ou moins profonde, selon que le mouvement que cet

être imprimé au fluide universel est, relativement aux êtres qu'il modifie, plus ou moins considérable.

Ainsi le soleil imprime un mouvement incomparablement plus fort au fluide universel que la lune; mais parce que la lune est beaucoup plus voisine de nous que le soleil, son mouvement sur le fluide universel est par rapport à nous, plus fort que celui du soleil, & dès-lors son influence sur notre organisation devient plus active & plus pénétrante.

30.

Il existe dans la nature une influence qui enveloppe & rectifie toutes les influences des êtres particuliers entre eux.

Les influences des êtres s'enveloppent & se rectifient entre elles en raison de l'étendue de leurs sphères d'activité, c'est-à-dire, que les plus grandes influences enveloppent & rectifient les plus petites.

Ainsi l'influence des êtres animés entre eux, très-spontanée & très-irrégulière, est enveloppée & rectifiée par l'influence plus régulière & nullement spontanée, qui s'exerce entre la terre, la lune & les autres corps célestes. L'influence des planètes entre elles est enveloppée & rectifiée par l'influence du soleil, lequel voit à son tour son influence sur les autres soleils qui se balancent avec lui dans l'espace, enveloppée &

rectifiée par le mouvement auquel obéit l'océan des mondes dans lequel il est plongé.

Les petits mouvemens dans l'univers sont difficilement bien réglés, parce que ce sont des êtres qui participent plus ou moins à l'intelligence & à la liberté qui les produisent. Ces mouvemens finiroient par opérer un bouleversement général, s'ils n'alloient se perdre & se rectifier dans des mouvemens plus vastes, & enfin dans le mouvement qui enveloppe & rectifie tous les autres (20).

Le désordre vient en mourant, pour ainsi dire, jusqu'au pied du trône de l'Eternel, & de-là retourne sans cesse un mouvement réparateur, qui tend à effacer toutes les aberrations des mouvemens particuliers, à rétablir l'équilibre des êtres & à les composer entre eux pour une même harmonie.

La grande influence qui résulte de ce mouvement réparateur, l'influence qui enveloppe & rectifie toutes les autres, est à proprement parler, ce qu'on doit appeller

31.

Cette influence s'exerce au moyen d'un mouvement réparateur, de tous les désordres que les influences particulières ont pu produire. Cette influence est à proprement parler, ce qu'il faut appeller Magnétisme universel.

(20) C'est ainsi que la liberté des êtres animés s'accorde avec la nécessité de l'ordre dans l'univers. Je prie qu'on réfléchisse bien sur cette idée, dont je ferai remarquer en un autre tems toute la profondeur.

Magnétisme universel. Il faut retenir ces principes.

Maintenant :

Un tout ne se maintient ce qu'il doit être, que lorsque les parties qui le constituent sont tellement distribuées, qu'il existe entre elles un équilibre parfait. Interrompez cet équilibre & le tout est détruit.

Je viens de le dire, & je me suis contenté de le dire sans le prouver, parce qu'une telle vérité n'a pas besoin de preuves, l'univers lui-même ne subsiste que parce que les êtres qui le composent sont sans cesse ramenés par le mouvement universel à l'équilibre dont je parle; supposez un instant cet équilibre rompu pour n'être point rétabli, & l'univers ne subsistera pas.

Un corps organisé sera donc tout ce qu'il doit être, si entre ses parties constituantes, il règne un équilibre ou un accord parfait.

Un corps organisé ne sera donc pas tout ce qu'il doit être, si l'équilibre ou l'accord qui devrait régner entre ses parties constituantes, n'existe pas.

Dans le premier cas, le corps organisé est sain.

Dans le second cas, il est malade (21).

Que le corps organisé soit sain ou malade, il est également modifié par le Magnétisme universel, ou par cette grande influence qui maintient l'univers.

Mais si le corps organisé est sain, cette influence est insensible pour lui; elle ne devient sensible que lorsqu'il est malade.

Il faut expliquer ceci.

Nos sensations ne doivent pas être confondues avec les impressions que produisent sur les organes de nos sens, les objets qui nous environnent. Touchés de toute part & dans tous les points par ces objets, nous recueillons beaucoup d'impressions à-la-fois, & cependant nous n'avons à-la-fois qu'une sensation.

Cette sensation unique résulte toujours de celle des impressions que nous éprouvons qui est la plus forte, & entre plusieurs impressions données, celle-là est toujours la plus forte, qui intéresse le plus notre conservation.

Cette plus forte impression arrivant jus-

32.

Le Magnétisme universel n'est pas sensible pour les organisations saines, il ne le devient que pour les organisations malades. Pourquoi.

33.

Réflexions sur les sensations; ce que c'est.

(21) Voilà pourquoi M. Mesmer a dit qu'il n'y a qu'une maladie ou une manière d'être malade.

qu'à notre ame , nous avertit rapidement de ce que nous avons à craindre ou à espérer au dehors , & la sensation qu'elle produit exprime la différence de l'état où nous étions avant que de l'avoir reçue , à l'état où nous sommes au moment où nous la recevons.

Sentir , n'est donc autre chose qu'éprouver toutes les différences d'être qui peuvent résulter pour nous de l'action des causes multipliées qui nous modifient. Quand on vous demande si vous êtes affecté par telle sensation , que faites-vous ? vous recherchez si votre manière d'être diffère , au moment où l'on vous interroge , de celle que vous aviez auparavant.

Une impression unique prolongée sur toute une vie , ne donneroit donc pas de sensation à l'être qui la subiroit. Un tel être ne seroit pas insensible s'il étoit constitué pour sentir , mais il ne sentiroit pas.

Tant qu'un corps organisé est dans cet état d'équilibre qui constitue la santé , il ne doit donc pas sentir le Magnétisme universel ou l'influence qui tend sans cesse à maintenir cet équilibre ; car il n'y a pas deux façons d'être en équilibre. Et vous voyez bien , par exemple , que si votre organisa-

tion est en équilibre durant une année, la force qui fait qu'elle est en cet état, agit absolument de la même manière dans tous les instans de l'année; elle ne produit donc dans tous les instans de l'année que la même impression: d'après ce que je viens de dire, elle doit donc absolument vous laisser insensible.

Le corps organisé est-il malade; les choses changent: le corps organisé n'est malade, comme on vient de le voir, que parce qu'il n'y a plus d'équilibre entre les parties qui le composent.

Mais, dès que l'équilibre par lequel un tel corps est conservé ne subsiste plus, il faut absolument que ce corps se dissolve, comme il faut qu'un édifice s'écroule sitôt aussi que l'équilibre qui en maintient toutes les parties cesse d'exister.

Cependant le corps organisé qui a perdu son équilibre ne se dissout pas toujours, & cela parce qu'il existe dans la nature une force qui tend continuellement à le ramener à son premier état.

Et cette force, je n'ai pas besoin de le répéter, est le Magnétisme universel, ou cette grande influence qui, par un mouve-

ment général , tend continuellement à corriger les aberrations ou les désordres que les mouvemens particuliers ont produits.

Ainsi , tandis que par son défaut d'équilibre , le corps organisé lutte sans cesse vers sa destruction , la force dont je parle en le rappelant à l'équilibre , agit sans cesse pour sa conservation.

Mais de-là , & par une conséquence infaillible , que doit-il résulter ? Une action constante de la cause qui détruit sur la force qui conserve , une réaction constante de la force qui conserve sur la cause qui détruit ; de-là , l'impossibilité d'une action uniforme de la part de la force qui conserve , puisqu'à chaque instant elle est heurtée par la force qui détruit ; de-là , deux manières d'être se succédant & se contrariant sans cesse dans le corps organisé , l'une produite par la force qui conserve , l'autre produite par la cause qui détruit ; de-là enfin , la douleur , qui , par une suite d'affections pénibles , exprime la différence de ces deux manières d'être , & par la douleur , le Magnétisme universel devenant sensible , de la même façon que toute autre force devient sensible quand elle rencontre une résistance.

34.

De la douleur : ce que c'est.

Ainsi , le Magnétisme universel ne peut produire des sensations dans le corps organisé , que lorsqu'il est malade ; ainsi , parce que la douleur est la sensation qu'il produit , parmi les êtres soumis à son action , il n'y a que les êtres qui ressentent la douleur , ou qui souffrent , qui peuvent servir à constater son existence.

Les êtres malades sont donc les seuls sujets propres aux expériences qu'il faut faire pour parvenir à connoître d'une manière sensible , & la réalité du Magnétisme universel , & la réalité du Magnétisme animal , qui n'est autre chose , comme on fait , que la faculté de subir l'action du Magnétisme universel.

Cette vérité reconnue.

De quel genre doivent être sur les corps malades les expériences qui peuvent nous conduire à la démonstration physique de l'existence du Magnétisme universel & du Magnétisme animal.

Dans mes principes & d'après les idées que je viens de développer , la douleur est bien une preuve physique de ce double Magnétisme , puisqu'elle est un effet du Magnétisme universel , & qu'elle suppose

35.

Les organisations malades sont donc les seules qui peuvent fournir des preuves physiques de l'existence du Magnétisme universel & du Magnétisme animal.

36.

De quelle espèce doivent être ces preuves physiques.

dans l'être qui l'éprouve le Magnétisme animal. Mais le raisonnement seul m'a conduit à cette nouvelle manière d'envisager la douleur, & sans le concours du raisonnement, n'existe-t-il pas, dans un certain ordre d'expériences, d'autres preuves physiques & du Magnétisme universel & du Magnétisme animal.

37.

Comment le
corps orga-
nisé devient
malade.

Ici, j'aurai peut-être quelque peine à me faire entendre. Un corps organisé ne devient malade, ou ne perd l'équilibre, par lequel se maintiennent entre elles les particules de matière qui le composent, que parce que ces particules de matière sont combinées autrement qu'elles ne devroient l'être. Supposez les particules de matière qui composent le corps organisé, combinées comme il convient, l'équilibre qui les maintient subsistera, & je vous défie de concevoir pour le corps organisé la possibilité d'une maladie.

Ce sont donc des particules de matière, combinées dans le corps organisé autrement qu'il ne faut, qui forment la maladie, ou cette résistance dont je viens de parler contre laquelle lutte sans cesse l'action conservatrice de la nature.

Et

Et l'action conservatrice de la nature s'exerce , comme on le fait , au moyen du fluide universel répandu dans l'espace , fluide qui tend continuellement à vaincre les obstacles par lesquels est brisé le mouvement réparateur de l'univers auquel il obéit , fluide qui agit de telle manière , observez bien ceci , que de l'obstacle même qui lui résiste , résulte l'effort qu'il fait pour le détruire.

Je vais me servir d'une comparaison presque triviale , mais elle expliquera clairement ce que je veux dire : supposez un pont jeté sur une rivière par-tout également profonde & tranquille , & recevant cette rivière dans des arches distribuées suivant les proportions les plus exactes ; par un accident quelconque sous une des arches se forme un lit de gravier ; qu'arrive-t-il alors ? que la rivière lutte contre le gravier qui s'oppose à son passage , qu'elle lutte par l'effet de la résistance même qu'elle éprouve , qu'elle lutte avec d'autant plus d'impétuosité que la résistance devient plus considérable.

Eh bien , la rivière profonde & tranquille ; c'est le fluide universel obéissant à l'action harmonieuse & puissante de la nature.

Le pont jeté sur la rivière , c'est le corps

organisé , pénétré en tous sens par le fluide universel.

Le gravier , c'est la maladie.

Le gravier qui rend la rivière plus impétueuse à mesure qu'il devient plus considérable , c'est la maladie qui rend l'action de la nature plus énergique , en raison de l'obstacle qu'elle lui présente à combattre.

38.

Avant que d'aller plus loin , je desire qu'on remarque ici trois idées d'une vaste étendue. La première , que la nature veut toujours guérir , puisqu'elle veut essentiellement l'ordre & qu'il existe en elle un mouvement réparateur qui tend sans cesse à le reproduire ; la seconde , que c'est toujours la nature qui guérit , car si elle ne vouloit pas guérir , & si le mouvement dont je parle n'existoit pas dans son sein , je demande comment on s'y prendroit pour opérer une guérison ; la troisième , que la nature ne guérit que par des crises , c'est-à-dire , par un combat entre elle & le mal qu'elle veut détruire , combat qu'il importe d'autant plus de ne pas interrompre dans les moments de sa grande activité , qu'en rendant alors l'action de la nature plus énergique , il en augmente infailliblement l'efficacité ;

Vues générales sur la nature , opérant sans cesse la conservation des êtres & leur rétablissement.

cette seule idée que je vois descendre des hauteurs du système du monde , quand elle sera bien approfondie , bannira de la médecine une foule d'erreurs.

Je continue :

Si l'ordre dans lequel nous existons n'étoit pas depuis long - temps dépravé ; si les maux dont nous sommes la proie n'étoient pas maintenant presque toujours le produit de quelque cause lente , opiniâtre & profonde , sans doute la nature suffiroit toujours seule au rétablissement de notre organisation altérée ; elle seroit pour nous ce qu'elle est pour l'animal , sur-tout pour l'animal libre des liens de la domesticité , & offrant à son action bienfaisante un instinct que la servitude n'a pas corrompu ; comme l'habitant des forêts , sitôt que nous subirions quelque impression douloureuse , nous trouverions sans effort , & par le mouvement involontaire de notre organisation , la position qui nous convient le mieux , celle qui doit rendre le mouvement réparateur , dont je viens de parler , plus efficace ; & paisibles , & résignés , & ne connoissant pas ces inquiétudes cruelles qui ajoutent à la douleur l'accablante tristesse ,

pire encore cent fois que la douleur , nous abandonnerions entièrement à la nature le soin de réparer son ouvrage (22).

Mais nos maux aujourd'hui ne sont pas plus simples que nos besoins ; mille circonstances concourent à les faire naître ; mille autres circonstances les maintiennent quand ils existent une fois , & s'ils ne cèdent en effet qu'à l'action de la nature , trop souvent , on doit en convenir , la nature est impuissante pour les détruire.

39.

Il faut donc bien alors aider la nature.

Deux manières d'agir sur le corps organisé malade.

Or , elle ne peut être aidée que de deux manières , ou en diminuant par des moyens qui lui sont étrangers l'obstacle qui s'oppose à son action , ou en rendant son action contre cet obstacle plus pénétrante & plus énergique.

40.

L'une incertaine & dangereuse , & c'est celle de la Médecine ordinaire.

La première manière , est celle de la Médecine , telle que nous la pratiquons aujourd'hui ; cette manière est nécessairement dangereuse , parce qu'il est impossible , quoiqu'on en dise , de la faire résulter

(22) Si on avoit bien étudié la Médecine instinctive des animaux , il y a long-tems qu'on auroit remarqué les rapports qui existent entre l'art de guérir & la théorie du monde.

de règles certaines. Pour qu'elle résultât de règles certaines, il faudroit qu'elle nous fournît un moyen constant de trouver dans le corps organisé le lieu où réside l'obstacle qui s'oppose au mouvement réparateur de la nature ; il faudroit de plus qu'elle nous fît connoître exactement comment agissent les forces, c'est-à-dire, les remèdes que nous pouvons employer pour vaincre cet obstacle, & la quantité de leur action dans chaque circonstance donnée ; or, qui osera me dire qu'il existe dans la Médecine ordinaire un moyen constant de trouver l'obstacle dont je parle ? Qui osera me dire que cet obstacle n'est pas souvent caché de telle sorte qu'il échappe à la sagacité la plus exercée ? Qui est-ce qui a saisi, je le demande, les rapports qui peuvent se trouver entre une organisation souffrante, & le remède employé pour la délivrer de la douleur ? Qui est-ce qui a mesuré l'action des remèdes à travers la prodigieuse variété des tempéramens & des âges ? Et si presque jamais vous ne pouvez rassembler que des doutes, & sur le mal qu'il vous faut combattre, & sur l'effet des ressources que vous mettez en œuvre pour le détruire ; oh !

combien de fois ne peut-il pas arriver que vous vous trompiez & sur le mal & sur le remède , que vous agissiez contre la nature qui veut guérir , & non pas contre le mal dont vous êtes empressé de suspendre les progrès ; & qu'est-ce alors , je vous prie , que l'art que vous professez ? Pour l'homme qui a le plus de génie , qu'est-il autre chose que l'art d'assembler assez souvent , si vous le voulez , d'heureuses conjectures ? Mais dans les mains de l'homme qui n'a point de génie , dans les mains de cette foule d'hommes médiocres qui le pratiquent chaque jour avec tant d'effronterie dans la société , qu'est-il ? Quand vous mesurez ses ravages , je vous le demande , n'êtes-vous pas tenté cent fois de le regarder comme le droit funeste de dicter des proscriptions & d'exercer des vengeances ?

41.

La seconde manière d'aider la nature est , ainsi que je viens de le dire , d'augmenter son action sur le mal qu'on veut détruire ; celle-là ne peut jamais être que bienfaisante ; car qu'est-ce que l'action de la nature sur les corps organisés ? C'est une action qui , comme on l'a vu , tend sans cesse à maintenir dans chaque corps organisé cet équi-

L'autre infail-
lible comme la nature,
dont elle émane , &
dont elle accroît l'énergie.

libre précieux qui le constitue ce qu'il doit être ? Rendre l'action de la nature plus énergique , c'est donc faire en sorte que le mouvement par lequel elle rappelle tous les êtres à l'équilibre , s'applique d'une manière plus immédiate & plus déterminée à tel ou tel corps (23) ; c'est donc agir nécessairement pour que tel ou tel corps retrouve son équilibre¹ quand il l'a perdu ; c'est donc agir nécessairement d'après la loi qui conserve , & l'art qui nous apprendroit à faire usage de cette loi & à en accroître au besoin l'énergie , ne seroit donc jamais en dernière analyse que l'art d'employer la nature qui ne peut pas vouloir le mal & qui fait sans cesse effort pour le combattre (24).

Or maintenant , & je prie qu'on me suive avec quelqu'attention , si un tel art existoit &

42.

Si cette seconde ma-

(23) Voilà pourquoi M. Mesmer a dit qu'il n'y a qu'un remède ou une manière de rétablir la santé.

(24) Le moment où un homme cessant de se confier à la nature , a abandonné à un autre homme le soin de sa conservation , a peut-être été l'époque des premières superstitions dans l'univers : quel service ne rendra pas au genre humain celui qui fera de la connoissance & de l'étude des loix conservatrices de tous les êtres une partie de notre éducation.

nière existe, & si elle résulte de la connoissance du Magnétisme universel & du Magnétisme animal, chaque effet qu'elle produit démontre physiquement le Magnétisme universel & le Magnétisme animal. Pour quoi.

s'il résulteroit des principes que j'ai exposés sur le Magnétisme universel & sur le Magnétisme animal, & s'il n'étoit qu'une conséquence & une application de ces principes, le Magnétisme universel & le Magnétisme animal prouvés, je crois, d'une manière victorieuse par les raisonnemens que j'ai faits sur le système de la gravitation dans la première partie de cet Ouvrage, seroient donc encore physiquement démontrés.

Car, vous voyez bien que si vous parvenez à rétablir ou à soulager des organisations malades, en n'employant d'autre moyen que l'influence qui résulte de la gravitation ou de l'action mutuelle de tous les êtres entre eux, en soumettant simplement ces organisations par un procédé quelconque, d'une manière plus immédiate qu'elles ne le sont ordinairement à cette influence salutaire, vous voyez bien qu'il sera physiquement établi : 1°. que l'influence universelle qui résulte de l'action réciproque de tous les corps entre eux est vraiment le moyen par lequel la nature développe & conserve tous les êtres ; 2°. qu'il existe dans tous les corps organisés une propriété qui les rend susceptibles de cette influence ;

3°. qu'il est possible d'augmenter l'énergie de cette propriété ; 4°. que la vraie Médecine ne peut être autre chose que la connoissance & la pratique des procédés qu'il faut mettre en œuvre pour accroître cette énergie , c'est-à-dire , si je ne me trompe , vous voyez bien que tous les principes de la Doctrine de M. Mesmer sur le Magnétisme universel & sur le Magnétisme animal seront physiquement démontrés.

Ainsi donc , & je crois que je peux regarder cette proposition comme incontestable , on démontrera physiquement le Magnétisme toutes les fois qu'on opérera dans un être malade , avec les procédés qui résultent de la connoissance du Magnétisme , ou un soulagement , ou une guérison.

Mais à coté du Magnétisme , n'y auroit-il pas une cause à laquelle on pourroit attribuer les guérisons & les soulagemens qu'on croit devoir à son application ? L'imagination , par exemple , ne feroit-elle pas toute seule ce qu'on supposeroit produit par l'emploi de ses procédés ? On fait combien l'imagination est puissante , & il y a des exemples rares , sans doute , mais frappans ,

43.

Mais les effets produits par cette seconde manière ne peuvent-ils pas être attribués à l'imagination ?

des révolutions qu'elle peut opérer dans une organisation malade.

Ceci vaut la peine d'être examiné.

M. Bailly a beaucoup parlé de l'imagination : mais quoiqu'il en ait beaucoup parlé , il me semble encore qu'il faut que je dise ce que c'est & de quelle manière elle agit.

44.

Ce que c'est que l'imagination , ce qu'elle est dans l'homme & dans la femme , ce qu'elle est par rapport à l'esprit ; comment elle modifie les corps organisés, & quelle est la durée de son action.

L'imagination , considérée dans ses effets physiques, est une faculté qui modifie notre organisation , de manière à lui faire éprouver en l'absence des objets des impressions semblables à celles qu'on doit à leur présence , ou en la présence des objets des impressions ou plus fortes ou plus foibles que celles que les objets peuvent naturellement produire.

L'imagination se mêle plus ou moins, mais presque toujours aux diverses sensations que nous éprouvons.

Nous avons rarement des sensations simples , c'est-à-dire , qu'à la sensation qu'un objet produit , se mêle très-ordinairement le souvenir d'une sensation antérieurement éprouvée ; un danger rappelle un autre danger , un plaisir un autre plaisir ; le souvenir de la peine autrefois ressentie , rend plus insupportable la peine dont nous sentons ac-

tuellement les atteintes ; nous comparons sans cesse , & par un jugement très-rapide , ce que nous sommes à ce que nous fûmes , & il n'est presque aucune des impressions que nous recevons qui ne se trouve ainsi modifiée en plus ou en moins par les impressions que nous avons reçues.

L'imagination ne peut exister sans la mémoire , c'est-à-dire , sans cette faculté qui lie le passé au présent , qui constitue le moi de chaque être & qui fait que les instans de leur durée ne demeurent pas épars , si je peux me servir de ce terme , mais se succèdent & s'enchaînent pour composer une seule vie.

L'imagination n'est cependant pas la mémoire ; la mémoire rappelle les sensations , les idées passées , l'imagination les ajoute aux sensations , aux idées présentes pour en augmenter ou diminuer l'intensité. Vient ensuite l'esprit qui opère sur le travail de l'imagination & qui en rectifie presque toujours les résultats.

Quand on examine les facultés de l'homme d'une manière physique , on voit qu'il n'en est aucune qui n'ait un rapport très-essentiel à sa conservation ; cette ima-

gination , que Mallebranche appelloit la folle de la maison , est cependant nécessaire à notre existence , elle veille , pour ainsi dire , sur les mouvemens de tous les êtres dont nous sommes entourés , & nous donne promptement les modifications qui nous conviennent en conséquence du bien ou du mal qu'ils peuvent nous faire.

L'imagination dans la femme est plus mobile que dans l'homme , & il falloit que cela fût ainsi , parce que la femme , destinée par la nature au premier développement de l'enfance , doit avoir une prévoyance , une activité de tous les instans , & pouvoir se détacher en quelque sorte de plusieurs sensations , de plusieurs idées qu'elle vient d'assembler , pour en assembler subitement plusieurs autres , selon les dangers & les besoins de la famille naissante.

L'imagination dans l'homme est plus forte que dans la femme , c'est-à-dire , qu'elle rapproche une plus grande quantité de sensations & d'idées , & qu'elle y tient davantage ; & il falloit que cela fût ainsi , parce que l'homme obligé d'assurer au-dehors & d'une manière durable l'existence de la famille , forcé de prévoir au loin &

pour long-tems , ne devoit pas se laisser modifier par toutes les impressions que les objets extérieurs peuvent apporter à ses sens.

Si je parlois de l'imagination relativement à l'esprit, je dirois que la femme a plus de graces dans l'esprit que l'homme, parce que la grace consiste dans le mouvement facile des idées ; je dirois que l'homme a plus d'énergie & d'étendue dans l'esprit que la femme, ou, ce qui est la même chose, plus de génie, parce que le génie consiste à opérer sur beaucoup d'idées, & à les rassembler pour de grands résultats (25).

Il y a quelque chose au-dessus de la grace, c'est le charme, & il résulte d'un certain abandon, d'une certaine mollesse, d'une certaine négligence dans le mouvement des idées ; le charme est à la grace, ce que la volupté est au plaisir.

(25) Je voulois parler ici de l'éloquence, & dire comment l'éloquence qui ne peut exister sans l'imagination, résulte des loix qui nous conservent. Je voulois donner l'analyse physique des effets que produit l'éloquence, & en conséquence déterminer les règles auxquelles l'art de parler doit être assujetti ; mais tout cela me menoit trop loin, & faisoit perdre de vue le sujet que je traite.

L'imagination agit sur notre organisation, ou en la contraignant ou en la développant ; elle contraint notre organisation, par exemple, à la vue d'un danger, quand elle rassemble des idées qui peuvent nous en inspirer l'effroi, toutes les fois qu'elle nous soumet à une impression fâcheuse ; elle développe notre organisation à la vue d'un objet qui nous plaît, quand elle rassemble des idées qui peuvent nous en rappeler le souvenir, toutes les fois que nous sommes modifiés par une impression favorable.

L'imagination dans l'homme malade peut donc faire ou du bien ou du mal ; elle fera du bien, si en le livrant à des impressions agréables & douces, elle développe son organisation, car elle aidera l'action conservatrice de la nature, qui, comme on l'a vu, ne conserve qu'en développant ; elle fera du mal, si en le livrant à des impressions importunes & chagrines, elle contraint son organisation, car l'action conservatrice de la nature n'a qu'une influence bien foible sur une organisation contrainte, & dont une cause quelconque empêche le développement.

L'imagination fait plus souvent du mal que du bien, car dans l'état actuel des choses, nous avons plus souvent à craindre qu'à espérer, nous recueillons plus d'inquiétudes que de jouissances. Sitôt que nous sommes affectés par la douleur, habituée à rassembler plus d'idées pénibles que d'idées consolantes, l'imagination nous nuira donc plus qu'elle ne nous servira; l'homme du peuple, l'homme qui vit aux champs, quand il est malade, guérit bien plus vite & mieux que l'homme qui vit dans le monde; & pourquoi? parce que son imagination presque nulle, n'ajoute rien à ses maux réels; il souffre sans se tourmenter, & la nature, lorsqu'elle n'est pas détournée par le Médecin, se rétablit avec la vie dans son organisation, comme un fleuve arrêté quelques instans par un obstacle imprévu, reprend par le simple mouvement de ses eaux son cours accoutumé.

L'imagination soit qu'elle fasse du bien, soit qu'elle fasse du mal, ne peut être excitée que par des idées ou des sensations nouvelles. Pour l'obliger à se mouvoir, il lui faut ou parmi les objets sensibles ou parmi les objets intellectuels, un objet qu'elle

n'ait point apperçu & qui éveille par une impression soudaine ou sa vigilance ou sa curiosité; mais toute sensation long-tems prolongée, toute idée long-tems présente la laisse sans activité; elle a fait pour une telle sensation au moment où elle l'a éprouvée, pour une telle idée au moment où elle l'a reçue, tout ce qu'elle pouvoit faire, & à côté de cette sensation, de cette idée, elle demeurera constamment en repos, à moins que d'autres sensations, d'autres idées en se mêlant à celles-là, & en leur donnant un autre caractère, ne la contraignent à s'en occuper encore.

Ainsi en résumant ce que je viens de dire, comme nos autres facultés, l'imagination nous a été essentiellement donnée pour notre conservation; ainsi dans l'ordre de choses où nous vivons, quelquefois elle produit des effets utiles; ainsi, parce que cet ordre est rarement celui qui nous convient, le plus souvent elle ne produit que des effets funestes; ainsi parce que dans cet ordre la plupart des objets sur lesquels elle s'exerce, n'apportent à notre ame que des sensations ou des idées importunes, plus elle aura de force & d'activité, & plus facilement

lement elle fera dangereuse ; ainsi parce qu'il est de sa nature de n'être excitée que par des idées & des sensations nouvelles, soit qu'elle agisse en bien, soit qu'elle agisse en mal, elle agira moins, sitôt que les sensations & les idées qui l'auront mise en jeu perdront de leur nouveauté, elle n'agira plus, sitôt que ces sensations & ces idées deviendront anciennes.

Et que conclure de tout cela ? qu'il est possible que l'imagination seconde les effets du Magnétisme animal, mais qu'il est très-possible aussi & indépendamment de toute circonstance donnée, qu'il doit être plus ordinaire, qu'elle contrarie ou trouble son action ?

Que conclure encore de tout cela que pour que les effets du Magnétisme animal pussent être confondus avec ceux de l'imagination, il faudroit que les procédés que le Magnétisme animal met en œuvre fussent de nature à ne laisser jamais reposer l'imagination & à l'entretenir dans une perpétuelle activité ? qu'il faudroit que les maladies soulagées ou guéries par le Magnétisme animal, fussent toutes d'une telle espèce, qu'elles pussent offrir sans cesse à

45.

Que les procédés résultans de la connoissance du Magnétisme ont une efficacité indépendante de l'imagination.

l'imagination quelque moyen d'exercer son empire; qu'il faudroit enfin que les individus malades, traités par le Magnétisme animal, se rétablissent d'autant plus promptement, qu'ils auroient une imagination plus puissante & plus énergique.

Or, en premier lieu, rien n'est si simple, si uniforme, d'une monotonie même plus fatigante que l'appareil qu'offrent les procédés du Magnétisme; la médecine ordinaire met au moins quelque variété dans les remèdes qu'elle emploie, & chaque remède non encore éprouvé devient pour l'imagination des malades une occasion de rassembler des espérances nouvelles. Mais avec le Magnétisme, vous agissez le premier jour, comme le dernier, & je ne vois pas trop comment l'imagination peut être exaltée par des moyens qui sont toujours les mêmes, & qu'il vous est impossible de varier dans l'application que vous en faites.

En second lieu, je divise les maladies en maladies extérieures & en maladies intérieures. J'appelle maladies extérieures celles qui affectent d'une manière très-visible quelques parties du corps humain, comme les cécités, les surdités, les plaies, les para-

lyfies locales; j'appelle maladies intérieures, celles qui paroiffent réfulter d'une difpofition feçrète & générale de l'organifation; & celles-là, je les divife encore en maladies aiguës & en maladies chroniques: fous le nom de maladies aiguës, je comprends toutes les maladies qui produifent la fièvre ou un trouble, une fermentation quelconque dans les humeurs; fous le nom de maladies chroniques, je comprends toutes les efpèces de maux de nerfs, depuis l'épilepſie juſqu'aux vapeurs, toutes les efpèces d'obſtructions dans quelque lieu qu'elles foient ſituées, & toutes les maladies qui réfultent ou des maux de nerfs ou des obſtructions, comme le rachitiſme, les paralyſies totales, les hémiplégies, les hydropiſies, les apoplexies, &c.

Mais parmi tous ces fléaux qui altèrent, dépravent ou tourmentent l'eſpèce humaine, il me ſemble qu'il en eſt un grand nombre ſur leſquels l'imagination n'a que bien peu d'empire. Apprenez-moi, je vous prie, comment l'imagination doit modifier un aveugle, un ſourd, un homme bleſſé, pour diſſiper une cécité, une ſurdité, pour guérir une playe? Apprenez-moi

ce qu'elle peut dans la plupart des maladies aiguës, & sur-tout lorsque les fonctions du cerveau se trouvant embarrassées, elle n'a plus elle-même la liberté de se mouvoir; entre les maladies chroniques, montrez-moi sa puissance sur des épilepsies anciennes, des obstructions invétérées, des hydropisies; si vous l'osez, tâchez de me faire comprendre comment elle se développe dans une tête apoplectique; & si dans toutes ces circonstances vous êtes forcé de convenir que son action est ou indifférente ou nulle, & si au contraire on vous prouve que dans ces mêmes circonstances le Magnétisme guérit ou soulage, je vous le demande, comment vous y prendrez-vous pour établir que le Magnétisme & l'imagination ne sont qu'une même chose?

De plus, remarquez qu'avec les maladies qu'on assure avoir été dissipées quelquefois par l'imagination (& l'on cite des paralysies ou partielles ou totales) vous ne me prouverez que le Magnétisme & l'imagination ne diffèrent pas entre eux, qu'autant que vous me ferez observer qu'ils agissent de la même manière; or l'imagination n'a jamais soulagé ou guéri s'il faut adopter les

faits infiniment rares qu'on rapporte à l'appui de cette assertion, qu'en opérant dans le corps organisé des révolutions subites; & d'après l'analyse que j'ai faite de cette faculté, vous devez sentir en effet qu'elle ne peut soulager ou guérir que de cette manière, puisqu'elle n'a de force & qu'elle ne devient très-active, qu'autant qu'une impression soudaine la met en jeu; mais si le Magnétisme soulage ou guérit autrement, s'il agit graduellement & par nuances sur les organisations qui lui sont soumises, s'il lui faut plusieurs jours, plusieurs mois, une année, & quelquefois même plusieurs années pour rétablir une organisation malade, dites-moi donc encore comment vous me prouverez que le Magnétisme & l'imagination ne sont qu'une même chose?

En troisième lieu, dites-moi donc encore comment vous me prouverez que le Magnétisme & l'imagination sont une même chose, quand on vous fera voir que le Magnétisme produit des effets d'autant plus rapides & d'autant plus salutaires, que l'individu sur lequel on essaye ses procédés est doué d'une imagination qu'on ébranle

plus difficilement ; quand on vous fera voir que plus la moralité d'un être est étendue , & moins le Magnétisme a de prise sur lui ; quand on vous fera voir que l'homme qui vit dans les sociétés convulsives de vos grandes villes est plus long-tems rebelle à son action que l'homme qui cultive vos champs, & celui-ci plus que l'enfant dont la raison repose encore, & celui-ci plus que l'animal qui ne connoît d'autres loix que celles de l'instinct que lui a donné la nature.

Eh bien ! maintenant il fera donc vrai que le Magnétisme existe à part de l'imagination, si toutes les maladies que je cite obéissent à sa puissance, si parmi les êtres organisés, ceux-là éprouvent ses effets bien-faisans , avec une facilité plus grande, qui ont une imagination qu'il est moins aisé d'émouvoir.

Il fera donc vrai que le Magnétisme est la seule médecine qu'il faut adopter , si par des expériences comparatives, il est démontré que le Magnétisme soulage, guérit, où la médecine ne soulage & ne guérit pas ; que, où la médecine croit soulager & guérir, le Magnétisme soulage & guérit plus promptement & mieux.

Et parce que le Magnétisme, considéré comme l'art de conserver, résulte des principes que j'ai développés sur la théorie du monde & des êtres organisés, il fera donc vrai, & ce ne sera pas à tort que j'aurai avancé, que toute guérison opérée par le Magnétisme, devient une preuve physique de cette théorie, attendu qu'en quelque sorte elle n'en est que la conséquence.

46.

Qu'ils prouvent donc physiquement le Magnétisme. Réflexions sur les guérisons déjà opérées par le Magnétisme.

Que reste-t-il donc à faire pour démontrer physiquement le Magnétisme ? il reste à tenter les expériences dont je vous parle ici si elles ne l'ont pas encore été, & si elles l'ont été, il reste à examiner ce qu'elles ont produit.

Or elles ont été tentées ces expériences, & quoiqu'ayant pu faire pour empêcher qu'elles ne fussent remarquées, des hommes qu'il faudra bien vouer un jour à l'exécration de tous les siècles, & au mépris vengeur de la postérité, il n'est plus permis aujourd'hui d'en ignorer l'intéressant résultat. On connoît les cures opérées à Buzancy par M. le Marquis de Puyfégur, à Bayonne par M. le Comte de Puyfégur, à Beaubourg par M. le Marquis de Tiffard, à Bourbonne par M. le Comte d'Avaux,

à Versailles par M. Bouvier. M. le Comte de Chastenot a publié celles qu'il a faites dans ses voyages sur mer, & dans peu on saura combien ont été heureux ses essais en Amérique sur les maladies particulières au climat de cette vaste contrée; les sociétés existantes à Lyon, à Bordeaux, à Grenoble, à Amiens, à Chartres, à S. Etienne en Forez, à Turin, à Berne, à Malte, dans toutes les Isles Françoises de l'Amérique, &c. pour le développement & la propagation du Magnétisme animal, vont faire connoître également & de la manière la plus authentique les guérisons qui ont été opérées sous leurs yeux dans les traitemens magnétiques qu'ont établis en ces divers lieux des Médecins instruits par M. Mesmer. Tout le monde a lu le recueil de M. d'Eslon, & on fait aujourd'hui que dans les Ecoles vétérinaires de Paris & de Lyon, les expériences tentées sur les animaux malades ont été suivies du succès le moins équivoque, quelquefois même du succès le plus inespéré.

Et pour faire tous ces essais, pour opérer toutes ces guérisons, a-t-on préféré aux imaginations lentes, paresseuses, rebelles,

les imaginations souples, impétueuses, dociles? non. Dans tous les âges, dans toutes les classes de la société, sur tous les tempéramens, & je viens de le dire, sur les animaux comme sur les hommes, le Magnétisme a distribué son influence bienfaisante; & c'est sur-tout aux champs, parmi des hommes grossiers, sur les enfans, sur les animaux, que ses prodiges ont été plus multipliés & plus prompts.

Et pour faire tous ces essais, pour opérer toutes ces guérisons, a-t-on choisi des organisations foiblement altérées & dont le rétablissement fût facile? non. Il n'est presque aucun des individus qui doit au Magnétisme une meilleure existence, qui avant que d'en avoir approché n'ait épuisé les ressources de la médecine ordinaire, & qu'on n'ait long-tems compté au nombre de ses victimes.

Et pour faire tous ces essais, pour opérer toutes ces guérisons, a-t-on affecté l'obscurité, le mystère? non. A la campagne, c'est en plein air; à la ville, c'est dans des lieux dont il étoit trop facile peut-être d'approcher, qu'ont été traités les malades dont l'histoire est déjà ou va être incessamment offerte à la curiosité publique.

Et ces essais ont-ils été peu fréquents ? ces guérisons sont-elles en petit nombre ? non. Je compte dans l'espace d'une année, & dans peu tout le monde pourra compter comme moi, plus de huit cens individus foulagés considérablement ou absolument guéris par le Magnétisme animal.

Ainsi donc & en réfléchissant sur les raisonnemens que je viens d'enchaîner, s'il est une chose sur laquelle il ne faille plus former de doute, c'est celle ci : que le Magnétisme animal est non-seulement susceptible d'être physiquement démontré, comme je l'ai avancé dans la division de cet ouvrage, mais même que les preuves physiques de son existence & de son utilité sont irrévocablement acquises.

J'ai fini & je sens qu'il est tems de finir :

§. I V.

Conclusion. J'ai voulu prouver, 1°. que le Magnétisme animal existe ; 2°. qu'il ne doit résulter du Magnétisme animal que des conséquences avantageuses à l'humanité ; 3°. qu'on peut acquérir la démonstration physique de l'existence & de l'utilité du Magnétisme animal. Je crois que j'ai rempli,

dans toute son étendue , la tâche que je me suis imposée.

Il ne me reste plus qu'un mot à dire sur la destinée de cet Ecrit. Parmi les personnes qui le liront , beaucoup sûrement n'y chercheront qu'une occasion de disputer sur les idées jusqu'à présent inconnues ou peu remarquées qu'il renferme , & l'on pensera , peut-être , que je serai très - empressé de me mêler aux disputes auxquelles ces idées pourront donner lieu. On se trompera. La vérité est amie de la méditation & du silence. Je ne fais pas ce qu'elle est pour les hommes qui ne font que la recevoir ; mais pour les hommes qui la cherchent , je fais qu'elle résulte d'une manière plus profonde d'écouter sa sensibilité , parce qu'elle n'est , en dernière analyse , qu'une manière plus énergique de sentir les rapports de l'homme avec la nature. Celui qui cherche la vérité , accoutumé à vivre avec lui-même , n'aimera donc guère à se détourner des pensées impérieuses & solitaires qui envahissent de toute part son intelligence , pour se livrer à de vaines querelles ; & ce ne sera jamais qu'à regret qu'on le verra sortir de son repos , pour se faire remarquer dans quel-

ques-unes de ces discussions d'éclat que les opinions nouvelles font éclore.

Une circonstance cependant pourra me déterminer à revenir sur mes pas ; ce sera celle où quelques hommes obéissants à des haines cachées & puissantes, ou bien égarés par ce fanatisme qui veille toujours à côté des anciennes opinions, pour éterniser leur empire, essayeront, dans le dessein de nuire à la doctrine que je viens d'exposer, de donner à mes principes des conséquences non pas simplement fausses, mais dangereuses ; alors on m'aura calomnié ; & de toutes les manières de calomnier, on aura trouvé pour moi la plus cruelle ; & il m'arrivera d'écrire encore ; car il ne faut pas que la même renommée demeure à l'homme de bien & à l'homme méchant, & avec des intentions pures & la certitude d'avoir travaillé au bonheur de ses semblables, il me semble qu'on manque à la vérité & à la vertu, quand on se tait devant la calomnie.

Hors de là, je n'écrirai pas (26). Il est des

(26) Cela ne veut pas dire que je n'écrirai plus sur les vérités que je viens d'exposer, mais simplement

vérités qui sont tellement puissantes, qu'une fois jettées dans le fol de l'opinion, elles s'y attachent très-promptement par des fibres vigoureuses, & que quoiqu'on fasse pour empêcher leur développement, elles s'élèvent comme par une végétation imprévue jusqu'aux plus incommensurables hauteurs. De telles vérités croissent sans culture. Elles ressemblent au pin altier qu'on

que je ne disputerai pas sur ces vérités. J'ai jetté à la hâte dans cet Ouvrage plusieurs idées nouvelles devant moi; un jour, si je peux enfin appartenir à des circonstances tranquilles, j'assemblerai en un seul système ces idées avec beaucoup d'autres que je crois également nouvelles; & l'on verra peut-être qu'il est possible de faire dépendre d'un principe & d'un fait unique, l'ordre entier de nos connoissances. En attendant je pourrai essayer dans le public quelques-unes de mes idées; bientôt, par exemple, je me propose d'examiner s'il n'y a pas une éducation universelle pour tous les êtres qui participent à l'intelligence & à la sensibilité, ce que c'est que cette éducation universelle, comment elle résulte de la théorie du monde, de quelle manière il faut en appliquer les principes dans le développement des facultés de l'homme, comment au moyen de ces principes suffisamment connus, on peut donner à nos législations, jusqu'à présent si incertaines, une base déterminée, & à l'opinion qui gouverne tout, mais qui varie sans cesse, des élémens qui ne changent plus.

142 *Considér. sur le Magnétisme animal.*

remarque sur le sommet solitaire des Alpes.
La nature & le tems veillent sur ses progrès,
& les pas de l'homme ne sont pas empreints
sur la terre qui le nourrit.

F I N.

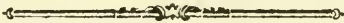


P E N S É E S

SUR LE MOUVEMENT,

Par M. le Marquis DE CHATELLUX,
de l'Académie Française.

J'avois achevé cet Ecrit, quand M. le Marquis de Chatellux m'a confié quelques pensées sur le mouvement qu'il venoit de réviser, & dont l'originalité m'a frappé. J'ai désiré qu'elles devinssent publiques. Il m'a paru que, sur cette matière, M. le Marquis de Chatellux voyoit d'une manière absolument neuve, & je me suis trouvé riche d'une grande idée de plus, lorsqu'il a bien voulu permettre que ses réflexions fussent lues à la suite de mon ouvrage.



1°. **I**L n'est pas donné à l'homme de connoître les essences des choses, & nous ne pouvons nous en former d'idées précises que par l'existence & la privation: c'est ainsi qu'on a l'idée du jour par celle de la nuit, & réciproquement; car si l'on voyoit toujours la lumière, cette perception continue ne seroit pas sentie, du moins on n'en auroit pas la conscience, & on ne lui donneroit pas de nom.

2°. C'est par une conséquence de cette limite de nos facultés, que nous ne connoissons le mouvement que parce que nous connoissons le repos. Nous avons vu des êtres se mouvoir & d'autres rester en place; de-là nous avons conclu que le mouvement n'existoit pas toujours.

3°. Il est pourtant impossible d'imaginer comment le mouvement se détruit (1). Ma tabatière tombe de dessus ma table, roule sur ma chaise, tombe sur le plancher: qu'arrive-t-il? Reste-t-elle en repos? Non; son mouvement trouve un obstacle, il continue, il existe toujours; ou du moins si elle perd le mouvement d'accélération pour ne conserver que celui de sa gravitation propre, elle a communiqué le premier au corps qu'elle a touché, d'où il se fera répandu dans la matière, & divisé au point d'être devenu insensible.

4°. S'il n'y avoit pas d'êtres animés, il seroit peut-être aisé de calculer l'effet de

(1) On n'entend pas ici par *mouvement* le simple déplacement d'un corps, mais la force, qui est le principe de son mouvement, force qui peut se communiquer, se partager, mais jamais se détruire.

tous les mouvemens possibles , soit ceux des corps sublunaires , qui vont aboutir au centre de la terre , soit ceux des corps célestes qui concourent tous à un centre de gravité commun. Mais comme les êtres animés ont des mouvemens particuliers, des mouvemens spontanés, des mouvemens d'effort, que deviennent ces mouvemens dans les systèmes adoptés de nos jours, dans ces systèmes qui ne considèrent la matière que comme morte, ou, si l'on veut, passive ?

5°. Je suppose que tous les êtres animés qui vivent sur la surface de la terre, la frappent du pied au même instant, ne produiront-ils pas un mouvement additionnel, un mouvement qui ne peut avoir été prévu dans les loix que les Physiciens ont imaginées ? Ce mouvement tend aussi vers le centre de la terre. Mais où s'arrête-t-il ? Où doit-il s'anéantir ?

6°. Si la matière animée peut produire des mouvemens irréguliers, ne faut-il pas que le centre où ces mouvemens aboutissent, soit animé lui-même pour se proportionner à ces anomalies, & restituer ainsi l'équilibre ou les forces conservatrices du monde ?

7°. Je dis plus ; il n'est pas nécessaire d'avoir égard aux mouvemens imprimés par la matière animée , pour conclure que celle que nous croyons *morte* , que le globe même de la terre est animé. Tout pèse vers le centre de ce globe ; mais la pesanteur n'est dans le fait qu'un mouvement imprimé avec une direction déterminée. Or , il faut de deux choses l'une , ou que du centre de la terre tous ces mouvemens soient renvoyés avec de nouvelles directions , ou qu'ils soient anéantis ; mais s'il est vrai que dans l'art de raisonner l'analogie ou la méthode de simplifier les principes autant qu'il est possible , doive être considérée comme la marche la plus sûre , nous serons fondés à croire que la nature modifie , altère , distribue plutôt qu'elle n'anéantit. Ainsi donc , puisque nous reconnoissons dans tous les corps organisés une force qui partage , distribue & renvoie au dehors tous les mouvemens dont ils reçoivent l'impression , ou plutôt qui leur sont communiqués ; puisque nous voyons que ces mouvemens ne sont jamais anéantis , pourquoi imaginerions-nous dans la nature un procédé incompréhensible , une qualité occulte dont nous

n'avons pas besoin ; pourquoi voudrions-nous nous persuader qu'elle n'agit pas dans les sphères comme dans les individus ?

3°. Si les loix connues de la pesanteur, de la communication du mouvement, &c. n'appartiennent qu'à la matière morte & que la matière animée puisse agir arbitrairement sur cette matière morte, toutes les forces animées ne feront plus que des forces perturbatrices, & la confusion se mettra dans l'univers : mais si l'on considère toute la matière comme animée, alors les phénomènes du monde entier ne seront pas plus extraordinaires que ceux du corps humain dont les bons Physiologistes ne pourroient pas expliquer un moment d'existence, s'ils n'admettoient pas un principe animé qui le conserve, & qui, par des loix que nous ne connoissons pas, compense toutes les irrégularités de ses passions & de ses impressions.

9°. Maintenant au lieu de pousser plus loin ces rapprochemens, ces analogies dont il seroit difficile de suivre le fil, contentons-nous d'observer que tout ce qui peut être considéré comme centre d'action, comme faisant la fonction de recevoir, distribuer &

renvoyer le mouvement , semble toujours être productif d'une matière plus subtile , plus élaborée , plus dissemblable de la matière morte , plus approchante de ce que nous concevons par matière animée. Ne citons , par exemple , que les liqueurs spermaticques , & les esprits qui paroissent en sortir pour donner la perfection au corps humain , la transpiration , les émanations , ces courans établis entre les êtres qui nous portent à l'imitation & qui nous font obéir à des mouvemens étrangers , qui font les desirs , les sympathies , les antipathies , &c. &c. , & même l'électricité animale qui paroît être le grand océan d'où se tire la matière vraiment animée.

10°. La nature nous ayant mis ainsi sur la voie , qui nous empêche de penser que l'intérieur du globe étant un grand receptacle de mouvement , & par conséquent un grand centre d'activité , puisque dans nos principes , il n'y a pas de mouvemens anéantis , qui nous empêche , dis-je , de penser que l'Electricité & le Magnétisme sont des produits de cette élaboration intérieure , des sécrétions particulières du globe , des principes de la vie de ce vaste individu , de ses

correspondances avec le monde entier.

11°. En supposant cette correspondance générale de mouvemens établie, entretenue par une matière subtile & plus ou moins animée, n'expliqueroit-on pas plus aisément la durée & l'égalité des mouvemens célestes; car, si d'un côté il est un peu répugnant à la raison d'imaginer un vuide absolu, & que de l'autre, toute matière, si tenue qu'elle soit, implique nécessairement l'idée d'un frottement & d'une diminution de mouvement, on se trouvera bien soulagé par une hypothèse qui fera voir les causes même du mouvement dans les fluides qui devroient le retarder, & cette différence ne viendrait que de ce seul principe, qu'au lieu de considérer l'espèce comme rempli d'une matière morte & inerte, on le suppose sans cesse traversé par des courans qui entretiennent & conservent le mouvement.

F I N.







3 1761 04479 9